ho

3

L'ORDRE
DES
FRANCS-MAÇONS
TRAHI,
ET LEUR SECRET
RÉVÉLÉ.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI III.A.

A L'ORIENT,

Chez G. DE L'ÉTOILE, entre l'Equerre & le Compas, vis-à-vis le Soleil couchant.

France - Wegohmie, France
pr al'orl. ou cat.

PRÉFACE
NÉCESSAIRE.

Qui dit un homme, dit un animal curieux : témoins nos premiers parents ; témoins nous-mêmes. N'examinons pas ſi cette curioſité eſt une vertu ou un défaut, ni quels ſont les caracteres qui la font être, ou l'une, ou l'autre : appellons-la vertu ; j'ai mes raiſons pour cela. La choſe ainſi décidée, je puis me vanter, en toute ſûreté, d'être l'homme le plus curieux qu'il y ait ſur la terre. Depuis que je me connois, je me ſuis ſentis une inclination dominante pour tout ce qui avoit

l'empreinte du merveilleux, ou ſeulement du ſingulier, ſur-tout lorſque j'y trouvois avec cela l'aſſaiſonnement du myſtere. Rien ne m'a coûté pour ſatisfaire cette paſſion de ſavoir : j'ai lu, j'ai voyagé, j'ai fouillé par-tout ; j'ai cherché à connoître tout ce qu'il y a des gens qui ſe ſont rendus fameux par quelque ſecret, & ſouvent je le leur ai acheté bien cher. Je n'ai eu pour objet que de découvrir ce que l'on s'obſtinoit à me cacher, & de ſavoir ce que la plupart des hommes ignorent.

Le ſujet de ce livre eſt important. Il intéreſſe tout le monde ; les uns, par la figure qu'ils y font eux-mêmes ; les autres, par le motif de la curioſité. La

matiere y eſt traitée à fond. En un mot, ce ſont les myſteres du très-myſtérieux, très-ancien & très-vénérable ordre des Francs-Maçons.

Comme j'étois occupé à mettre mon manuſcrit au net, j'appris que mon libraire alloit imprimer deux brochures, qu'on lui avoit envoyées de Paris, l'une intitulée, *le ſecret des Francs-Maçons*, & l'autre, *le catéchiſme des Francs-Maçons*. Je les lui empruntai; & après les avoir lues, je vis qu'on m'avoit abrégé une grande partie de mon travail. En effet, quoique l'auteur du *ſecret des Francs-Maçons* ne donne pas une idée complete de cet ordre fameux, & qu'il ſe trompe à

divers égards, ce qu'il dit eſt en général ſi conforme à la vérité, & conté avec tant d'agrément, que je conſeillai au libraire d'imprimer la piece telle qu'elle étoit, ſauf à y joindre un ſupplément pour en corriger les fautes & en remplir les omiſſions. Pour le *catéchiſme*, je n'en jugeai pas ſi favorablement. On y trouve, à la vérité, la réception des maîtres, avec l'hiſtoire d'Hiram ou d'Adoniram, omiſe ou mal rapportée dans le *ſecret des Francs-Maçons*, & les principales queſtions que les freres ſe font entr'eux pour ſe reconnoître : mais il y a tant d'omiſſions, & ſur-tout dans le catéchiſme proprement dit, qu'il a fallu me contenter d'en

extraire ce qu'il y en avoit de bon, & changer ou ſuppléer entiérement le reſte. J'y ai donc ajouté quantité de choſes, (1) que mes recueils m'ont fournis; & de tous ces membres, juſqu'alors diſperſés, j'ai formé un corps complet de ſcience Franc-Maçonne.

Afin donc que le lecteur ſache à quoi s'en tenir, je dois l'avertir qu'il peut faire fonds ſur ce qui eſt dit dans le *ſecret des Francs-Maçons*, à quelque peu d'articles près (2) qui ſe

(1) Les plus conſidérables de ces additions ſont le chiffre des Francs-Maçons; une explication exacte de leur ſignes & de leurs mots; des remarques ſur divers uſages de la maçonnerie, dont je n'ai pas eu occaſion de parler ailleurs; & deux plans de loges.

(2) Les principaux de ces articles ſont la

trouvent rectifiés dans la ſuite ; qu'à l'égard des omiſſions, j'y ai mis ordre dans le ſupplément ; mais que pour le ſupplément même, il peut y ajouter une foi entiere.

C'eſt dans cet état que je ſuis convenu avec mon libraire de publier ce recueil. Il n'y a qu'un ſeul article ſur qui nous avons eu de la peine à nous accorder ; c'eſt celui du titre : car meſſieurs les libraires, quand ils ſont poſſeſſeurs d'un manuſcrit, s'arrogent le droit de lui donner le nom qu'il leur plaît. Il a voulu

---

réception des maîtres, hiſtoire d'Hiram ou Adoniram, l'énumération & l'explication des ſignes & des mots, ſur quoi il faut abſolument avoir recours au ſupplément.

abſolument intituler cet ouvrage, *l'Ordre des Francs-Maçons trahi.* J'ai eu beau répréſenter que ce titre portoit avec ſoi une note d'infamie pour la perſonne de l'auteur, il a fallu céder; mais ce n'a été qu'à condition de détruire cet odieux ſoupçon dans ma *préface;* & c'eſt ce que je vais faire, en m'adreſſant aux Francs-Maçons.

Oui, Meſſieurs, il eſt vrai, & très-vrai que vous êtes trahis; mais vous allez voir que ce n'eſt point moi qui ſuis le traître: voici le fait. Je vous ai dit que né exceſſivement curieux, vous devez conclure de là que vos ſecrets n'ont pas manqué d'enflammer ma curioſité. Le plus court étoit de me faire Franc-

Maçon; mais le ſerment que vous exigez m'a toujours fait de la peine. Il a donc fallu chercher à me ſatisfaire par quelqu'autre voie. J'ai tout employé pour cela, & j'ai enfin trouvé un de vos membres indignes, (car il y en a parmi vous, comme dans toutes les autres ſociétés) que j'ai ſu engager par mes bienfaits, à me révéler vos myſteres. D'abord je me ſuis eſſayé ſur quelques-uns de vos freres, que j'ai tous fait donner dans la panneau. Enhardi par ce ſuccès, j'ai eu l'audace de m'introduire dans vos loges; & depuis dix ans que je les fréquente, je me ſuis ſi bien mis au fait de tout ce qui concerne votre ordre, que je me ſens en état de prêter

le collet au plus profond de vos docteurs. Vous pouvez en faire l'expérience en vous adreſſant à mon libraire, il aura ſoin de vous faire tenir mes réponſes.

Si vous êtes d'aſſez bonne foi, Meſſieurs, pour convenir que ce que j'avance dans cet ouvrage eſt vrai, vous vous retrancherez ſans doute, à dire que ce n'eſt pas tout, que je ne dis point en quoi conſiſte le *grand ſecret* de votre ordre, & qu'il eſt impoſſible que ce ſecret ſoit jamais révélé. J'apprends même que déjà quelques-uns de vous ſe ſont exprimés de la ſorte ſur le bruit que mon livre fait dans le monde, avant que d'y paroître; & c'eſt effectivement ce que vous pouvez dire de plus propre à donner le change au

public, qui aura peine à croire que vos myſteres ſe réduiſent à ſi peu de choſe. Nous ſavons pourtant, vous & moi, ce qu'il en eſt; & vous me permettrez bien de déclarer à ce même public, à qui vous voulez en impoſer, que je conſens à paſſer pour un impoſteur, s'il y a d'autres ſecrets, parmi vous, que ceux qui ſe trouvent dans mon livre (3).

(3) Je n'ignore pas qu'il court un bruit vague parmi les Francs-Maçons, touchant un certain ordre qu'ils appellent les *Ecoſſois*, ſupérieur, à ce qu'on prétend, aux Francs-Maçons ordinaires, & qui ont leur ſecrets à parr. Je ne déciderai rien ſur la réalité de cet ordre, &. j'aime mieux convenir que j'ignore leurs myſteres, que d'en parler mal-à-propos. Ce que je puis aſſurer hardiment, c'eſt que s'ils ont quelque ſecret particulier, ils en ſont extrêmement jaloux, puiſqu'ils le cachent au *maître* même de la maçonnerie.

AU TRÈS-VÉNÉRABLE

FRERE PROCOPE,

MÉDECIN

ET FRANC-MAÇON,

L'un des vénérables des vingt-deux Loges établies à Paris.

VÉNÉRABLE,

Le vif intérêt que vous prenez à tout ce qui concerne l'ordre illuſtre des Francs-Maçons, m'a déterminé à vous préſenter ce petit ouvrage.

S'il paroît d'abord devoir faire quelque tort à la confrérie maçonne, il doit, ce me ſemble, d'un autre côté, engager vivement les chefs d'ordre, à terminer au plutôt le grand ouvrage de la réformation, qu'on médite depuis long-temps. On alloit, dit-on, chaſſer du corps un nombre conſidérable de freres, qui le déshon-

norent par la baſſeſſe de leur caractere & par le vil intérêt qui les anime : de ving-deux loges qui ſont à Paris, on comptoit n'en conſerver que douze.

Ce coup, également ſage & terrible, mais néceſſaire, n'a été différé ſi long-temps que par la crainte que l'indiſcrétion des exclus irrités ne révélât à l'univers les ſacrés myſteres, qu'aucun profane n'auroit jamais pu pénétrer.

Vous voyez à préſent que vous n'avez rien à craindre de leur côtés à cet égard, & vous pouvez hardiment arracher, du corps de votre auguſte ſociété, des membres ulcérés, qui ne mériterent jamais d'y être admis.

Cette grande affaire terminée, il faudra, comme vous le ſentez bien, faire acquiſition de nouveaux ſignes. Il ſeroit peu utile d'ajouter quelque choſe aux anciens, vous ſeriez toujours expoſés à quelque mépriſe : d'ailleurs, pourquoi épargner dans une choſe qui coûte ſi peu ?

Je vous laiſſe le ſoin d'inſtruire au plutôt de tout ceci les ſages de votre ordre, tant en France qu'en Angleterre, afin de prendre, de concert, des ſignalements certains, que vous ne confierez dans la ſuite qu'à des ſujets capables de les conſerver fidellement. Il ſera peut-être auſſi à propos de publier qu'il n'y a pas un mot de vrai dans ce que je donne ici pour être le ſecret des Francs-Maçons.

Cette vive & perſuaſive éloquence, qui vous eſt ſi naturelle, vous répond d'avance que vous trouverez bien des crédules. Les Francs-Maçons & les négociateurs ne doivent jamais convenir qu'on les a devinés.

Je ſuis, par trois fois,

VÉNÉRABLE,

Votre très-humble &
très-obéiſſant ſerviteur,

(Cette ſignature n'eſt point dans l'édition de Paris, il n'y a que l'équerre & le compas. L'auteur ignoroit apparemment le chiffre des Franc-Maçons : j'y ai ſuppléé, en mettant ici ſon nom.)

AVERTISSEMENT.

LOrſqu'on eſt obligé de compoſer un ouvrage avec la plus grande précipitation, il eſt impoſſible qu'il ne ſe gliſſe quelques redites, ou quelque négligence de ſtyle. Je fais volontiers des excuſes ſur celles qui pourront ſe rencontrer dans cet ouvrage; mais j'ai cru devoir, en quelque façon, ſacrifier l'expreſſion à l'exactitude des faits que je rapporte. Si, par rapport à cet article, j'ai pu omettre quelque choſe, ou n'en pas dire aſſez, j'écouterai avec plaiſir tout ce qu'on me dira, & j'en ferai uſage pour perfectionner ce que je prépare actuellement ſur cette matiere.

On trouvera à la fin de ce volume un recueil de pieces de vers & de chanſons maçonne: on les a imprimées d'après un petit livre que les Francs-Maçons ont fait graver en 1737. Quoiqu'on ne faſſe aucun myſtere de ce livre, on ne le donne cependant qu'aux freres de l'ordre; il leur en coûte un écu pour l'avoir.

LE SECRET

LE SECRET DES *FRANCS-MAÇONS.*

DE toutes les ſociétés que les hommes ont pu former entr'eux depuis le commencement du monde, il n'y en eut jamais de plus douce (1), de plus ſage, de plus utile, & en même temps de plus ſinguliere que celle des Francs-Maçons.

(1) Il y a un ordre bien plus ancien que celui des Francs-Maçons, & dont le nom ſeul porte avec ſoi toute la *douceur* que pourroit ſouhaiter l'homme le plus difficile ſur cet article ; on l'appelle l'*ordre de la liberté.* Moïſe, dit-on, en eſt le fondateur : je crois qu'on ne peut guere dater de plus loin. Cet ordre eſt encore en vigueur aujourd'hui. Les aſſociés portent à la boutonniere de la veſte une chaîne,

Unis enſemble par le tendre nom de *freres*, ils vivent dans une intelligence qui ne ſe rencontrent que rarement, même parmi ceux que les liens du ſang devroient unir le plus étroitement. Cette union intime, qui fait tant d'honneur à l'humanité en général, répand, dans le commerce particulier que les Francs-Maçons ont entr'eux, des agréments dont nulle autre ſociété ne peut ſe flatter.

Comme mon deſſein principal n'eſt pas de faire ici l'éloge des Francs-

---

d'où pend une eſpece de médaille, qui, par ſa figure, repréſente une des tables de la loi. A la place des préceptes, il y a, d'un côté, deux ailes gravées, avec cette légende au deſſus : *Virtus dirigit alas*. On ſait que les ailes ſont le ſymbole de la liberté. Sur le revers on voit une grande M. qui ſignifie Moïſe ; au deſſous, quelques chiffres Romains ; & en bas, en chiffres Arabes, 6743. C'eſt apparemment pour faire voir qu'ils ſavent faire uſage de leur liberté, que ces aſſociés ont commencé par ſupprimer une des tables de la loi. On ne peut dire quelle eſt celle qu'ils ont conſervée, car on n'y voit aucune trace des commandements de Dieu. Peut-être que le peu qui en ſeroit reſté, auroit été encore trop gênant pour un ordre où l'on ne reſpire que la liberté. Les femmes y ſont admiſes, comme de raiſon.

Maçons, je n'entreprendrai point de démontrer méthodiquement les propoſitions que je viens d'avancer : ce ſont des vérités de fait dont on pourra recueillir les preuves dans la ſuite de ma narration.

L'ordre des Francs-Maçons a été expoſé de tout temps à bien des contradictions. Le ſecret, qu'on obſerve ſcrupuleuſement ſur tout ce qui ſe paſſe dans l'intérieur de leurs aſſemblées, a fait concevoir des ſoupçons très-déſavantageux à l'ordre entier.

Les femmes, qui veulent être partout où il y a des hommes, ont été extrêmement ſcandaliſées de ſe voir conſtamment bannies de la ſociété des Francs-Maçons. Elles avoient ſupporté plus patiemment de n'être point admiſes dans pluſieurs ordres (2) qui ont fleuri en France à différentes re-

(2) Tels étoient l'ordre de la *Méduſe*, établi à Toulon par M. de Vibray ; celui de la *Grappe*, à Arles, par M. de Damas de Gravaiſon ; celui des *Trancardins*, ſi célébré par les belles chanſons de M. l'Ainé ; & enfin l'*ordre de la Boiſſon* qui ſe forma

priſes. C'étoient autant de ſociétés bachiques, dans leſquelles on ne célébroit que le dieu du vin : on y

---

dans le Bas-Languedoc, au commencement de 1703, M. de Poſquieres, gentilhomme du pays, fut nommé grand-maître, & il prit le nom de *frere François Rejouiſſant*. Comme ce nouvel ordre enchériſſoit ſur tous ceux qui avoient paru juſqu'alors, on lui donna le titre de l'étroite obſervance. J'ai cru faire plaiſir au public d'en rapporter ici les ſtatuts : l'élégance, le goût, la délicateſſe qui y regnent, donnent une idée bien favorable de l'ordre & de l'auteur.

Frere François Réjouiſſant,
Grand-Maître d'un ordre bachique,
Ordre fameux & floriſſant,
Fondé pour la ſanté publique,
A ceux qui ce préſent ſtatut
Verront & entendront, ſalut.

Comme l'on ſait que dans la vie,
Chacun, au gré de ſes déſirs,
Cherche à ſe faire des plaiſirs,
Selon que ſon goût l'y convie ;
Nous qui voyons que nos beaux jours,
Et l'heureux temps de la jeuneſſe
Fuient avec tant de vîteſſe,
Que rien n'en arrête le cours ;

chantoit quelques hymnes à l'honneur du dieu de Cythere ; mais on ſe contentoit de chanter, tandis qu'on offroit à Bacchus des ſacrifices très-amples & très-réels. Il ne fut pas difficile d'éloigner les femmes de pareilles ſociétés ; elles s'en exclurent

---

Et voulant que le peu d'années
Qui nous conduiſent à la mort,
Soient tranquilles & fortunées,
Malgré les caprices du ſort ;
De notre certaine ſcience,
Parmi la joie & l'abondance ;
Débaraſſés de tout ſouci,
Hors de celui de notre panſe,
Nous avons, dans une ſéance ;
Dreſſé les ſtatuts que voici.

Dans votre auguſte compagnie
Vous ne recevrez que des gens
Tous bien buvant & bien mangeants ;
Et qui menent joyeuſe vie.

Mêlez toujours dans vos repas
Les bons mots & les chanſonnettes ;
Buvez raſade aux amourettes ;
Mais pourtant ne vous griſez pas.

elles-mêmes par vanité, & elles couvrirent du ſpécieux prétexte de décence, ce qui n'étoit au fond qu'une attention réfléchie ſur leurs charmes.

Que ſi, par malheur, quelque frere
Venoit à perdre la raiſon,
Prenant pitié de ſa miſere,
Remenez le dans ſa maiſon.

Pour boire du jus de la treille,
Servez-vous d'un verre bien net;
Mais n'embouchez pas la bouteille,
Car je ſais quel en eſt l'effet.

Je veux que déſormais à table
Chacun boive à ſa volonté;
Les plaiſirs n'ont rien d'agréable,
Qu'autant qu'on a de liberté.

Ne faites jamais violence
A ceux qui refuſent du vin;
S'ils n'aiment pas ce jus divin,
Ils en font bien la pénitence.

Dans mes hôtels, ſi d'aventure,
Un frere ſalit ſes diſcours
Par la moindre petite ordure,
Je l'en bannis pour quinze jours.

Elles ont penſé bien autrement de l'ordre des Francs-Maçons. Lorſqu'elles ont ſu avec quelle modération ils ſe comportoient dans leurs repas, tant ſolemnels que particuliers, elles n'ont pas pu imaginer quelles étoient les raiſons que ces reſpectables confreres avoient eues, pour les exclure de leur ſociété. Perſuadées que, ſans elles, les hommes ne peuvent goûter que des plaiſirs criminels, elles ont donné les couleurs les plus odieuſes aux délices dont les Francs-Ma-

---

Que ſi ces peines redoublées
Sur lui ne font aucun effet,
Je veux que ſon procès ſoit fait,
Toutes les tables aſſemblées.

Gardez-vous ſur-tout de médire;
Et lorſque vous ſerez en train
De vous divertir & de rire,
Ménagez toujours le prochain.

Enfin quand vous ſerez des nôtres;
Dans vos beſoins ſecourez-vous;
Le plaiſir de tous le plus doux,
C'eſt de faire celui des autres.

çons jouiſſent dans leurs aſſemblées.

Tous ces ſoupçons injurieux diſparoîtront bientôt, lorſque je décrirai ce qui ſe paſſe dans les aſſemblées de la maçonnerie. Il eſt bien vrai que ce ſont les plaiſirs qui les raſſemblent, mais ils ne connoiſſent que ceux que le repentir ne ſuit jamais. Cela ſuppoſe un goût juſte & décidé, qui, en les portant à tout ce qui eſt bon & aimable, leur inſpire en même temps de ne rien rechercher avec paſſion. Cette paiſible ſituation du cœur, qui eſt bien éloignée de l'ennuyeuſe indifférence, fait naître ſous leurs pas des plaiſirs toujours nouveaux. Ils ſeroient peut-être plus vifs, s'ils étoient ſecondés des paſſions; mais ſeroient-ils auſſi doux, auſſi fréquents, auſſi durables? Je m'en rapporte à ceux qui en ont fait l'expérience. Je prendrois auſſi volontiers pour juges les femmes elles-mêmes; mais je n'écouterois que celles que la maturité de l'âge, ou la décadence de quelques appas, rendent ſuſceptibles de certains accès de raiſon.

Un ſoupçon d'une autre eſpece a paru mériter bien plus d'attention. On avoit imaginé qu'il y a tout à craindre pour la tranquillité de l'état, de la part d'une ſociété nombreuſe de gens de mérite, unis ſi intimement ſous le ſceau du ſecret. On a cru d'abord, qu'en éloignant les femmes de leurs aſſemblées, ils avoient eu en vue d'en bannir l'inutilité & l'indiſcrétion, pour ſe livrer entiérement aux affaires les plus ſérieuſes.

Je conviens que ce ſoupçon avoit quelque choſe de ſpécieux. En effet, ſi la paſſion d'un ſeul homme a pu, comme on l'a vu plus d'une fois, cauſer dans un état d'étranges révolutions ; que ſeroit-ce, ſi un corps auſſi nombreux & auſſi uni que celui dont je parle, étoit ſuſceptible des impreſſions ſéditieuſes, d'intrigues & de cabales, que l'orgueil & l'ambition ne mettent que trop ſouvent dans le cœur de l'homme ?

On n'a rien à craindre des Francs-Maçons ſur cet article. Ils portent dans le cœur l'amour de l'ordre & de

la paix. Auſſi attachés à la ſociété civile, qu'il ſont unis entr'eux, c'eſt à leur école qu'on peut apprendre, plus efficacement que de la bouche de ceux qui inſtruiſent par état, quel reſpect, quelle ſoumiſſion, quelle vénération nous devons avoir pour la religion, pour le prince, pour le gouvernement. C'eſt chez eux que la ſubordination, mieux pratiquée que partout ailleurs, eſt regardée comme une vertu, & nullement comme un joug. On s'y ſoumet par amour, & non point par cette baſſe timidité, qui eſt le mobile ordinaire des ames lâches & communes.

C'eſt en Angleterre (3) que les

(3) L'Angleterre eſt le pays où l'on forme le plus de ſociétés particulieres. On les appelle *cotteries*. On y a vu les cotteries des *gras & des maigres*, — des *rois*, — de *ſaint George*, — des *voiſins logés dans une même rue*, — des *nigauds & des buveurs de biere de Brunſwick*, — des *duelliſtes*, — de *deux ſous*, — des *laids*, — des *gants à franges*, — des *amoureux*, — la *cotterie hebdomadaire*, — la *cotterie éternelle*, & nombre d'autres. La cotterie éternelle, qui n'a été inſtituée que vers la fin des guerres civiles d'An-

Francs-Maçons ont pris naiſſance, & ils s'y ſoutiennent avec une vigueur, que l'écoulement de pluſieurs ſiecles n'a pu altérer juſqu'à préſent. L'économie de cette ſociété eſt fondée ſur un ſecret qui a toujours été impénétrable, tant que les Anglois en ont été les ſeuls dépoſitaires. Cette nation un peu taciturne, parce qu'elle penſe toujours, étoit plus propre qu'aucune autre à conſerver fidélement un dépôt ſi précieux.

Nous languirions encore ici dans une ignorance profonde ſur les myſteres de cet ordre, s'il ne s'étoit enfin établi en France. Le François, quoiqu'extrêmement prévenu pour ſon propre mérite, recherche néanmoins avec avidité celui des autres nations, lorſqu'il a pour lui les graces de la nouveauté; ou, pour mieux dire, ce

---

gleterre, & qui a ſouffert quelque interruption, avoit pourtant déjà conſommé, au commencement de ce ſiecle, cinquante tonneaux de tabac, trente mille pieces de biere, mille barriques de vin rouge de Portugal, deux cents pipes d'eau-de-vie, &c.

qui eſt nouveau pour le François a toujours pour lui l'agrément du mérite. Les femmes commencerent, il y a quelques années, à copier certaines modes Angloiſes. Ce ſexe enchanteur, que le François adore ſans ſe donner le temps de l'aimer, donna bientôt le branle au goût de la nation pour ſes nouvelles découvertes. On voulut d'abord s'habiller comme les Anglois; on s'en laſſa peu après. La mode des habits introduiſit peu à peu la maniere de penſer; on embraſſa leur métaphyſique, comme eux, on devint géometre; nos pieces de théatre ſe reſſentirent du commerce Anglois: on prétendit même puiſer chez eux juſqu'aux principes de la théologie: Dieu ſait ſi on y a gagné à cet égard!

Il ne manquoit enfin au François que le bonheur d'être Francs-Maçons, & il l'eſt devenu. Cette aimable & indiſcrette nation n'a pas plutôt été dans la confidence du ſecret de l'ordre, qu'elle s'eſt ſentie ſurchargée d'un poids énorme qui l'accabloit. Les

aſſociés François n'ont oſé d'abord ſe ſoulager autrement, qu'en débitant par-tout qu'ils étoient dépoſitaires d'un ſecret, mais que rien ne ſeroit capable de le leur arracher. Un ſecret ainſi prôné eſt à moitié découvert. Ils ont néanmoins tenu bon pendant quelque temps. La pétulante curioſité des François, non Francs-Maçons, flattoit infiniment la vanité de ceux qui l'étoient, & encourageoit leur diſcrétion : ils s'étonnoient eux-mêmes des efforts généreux qu'ils avoient le courage de faire, pour ne pas décéler ce qu'un ſerment ſolemnel les obligeoit de taire.

Une paſſion violente qui trouve des obſtacles, n'en devient que plus vive & plus ingénieuſe pour ſe ſatisfaire. La curioſité Françoiſe, n'ayant pu percer à force ouverte les foibles barrieres dans leſquelles leurs compatriotes avoient reſſerré leur ſecret, a mis en œuvre la ruſe la plus conforme au génie de la nation. Les curieux ont affecté une indifférence dédaigneuſe pour des myſteres qu'on s'obſtinoit à

leur cacher. C'étoit le vrai moyen de faire rapprocher des perſonnes, dont la diſcrétion n'étoit que rodomontade.

La ruſe a eu ſon effet ; les Francs-Maçons, abandonnés à eux-mêmes, ſont devenus plus traitables : on a réuſſi à les faire cauſer ſur leur ordre ; l'un a dit une choſe, l'autre une autre. Ces différentes collectes ont fait d'abord un tout aſſez imparfait ; mais il a été rectifié par de nouveaux éclairciſſements, & il a enfin été conduit au point d'exactitude, ſous lequel je le préſente aujourd'hui.

Je ne puis diſſimuler qu'en qualité de François, je ne reſſente un plaiſir ſingulier dans cette eſpece d'indiſcrétion. Il eſt vrai qu'il y manque un aſſaiſonnement bien flatteur, qui ſeroit l'obligation de ne point parler. Mais comme un appétit bien ouvert ſupplée ordinairement à ce qui peut manquer dans un ragoût du côté de l'art, le plaiſir avec lequel je me porte à révéler les myſteres de la maçonnerie eſt pour moi auſſi vif, que ſi j'avois des engagements pour me taire.

Le ſecret des Francs Maçons conſiſte principalement dans la façon dont ils ſe reconnoiſſent. Deux Francs-Maçons, qui ne ſe ſeront jamais apperçus, ſe reconnoîtront infailliblement, lorſqu'ils ſe rencontreront. C'eſt l'effet de certains ſignes dont ils ſont convenus entr'eux. Ils les emploient ſi fréquemment, ſoit dans leurs aſſemblées, ſoit dans les rencontres particulieres, qu'on pourroit les regarder comme autant de pantomimes. Au reſte, les ſignes dont ils ſe ſervent ſont ſi clairs & ſi expreſſifs, qu'il n'eſt point encore arrivé de mépriſe à cet égard.

Nous avons trois exemples très-récents, qui démontrent évidemment l'efficacité des ſignes de la maçonnerie, & la tendre union qui regne parmi ces reſpectables confreres.

Il y a environ trois ans qu'un armateur François, qui étoit Franc-Maçon, fit malheureuſement naufrage ſur les côtes d'une iſle, dont le vice-roi étoit auſſi du même ordre. Le François

fut assez heureux pour se sauver ; mais il perdit, avec son vaisseau, son équipage & son bien. Il se fit présenter au vice-roi. Son embarras étoit de lui raconter son malheur d'une façon assez sensible pour mériter d'en être cru sur sa parole. Il fut fort étonné, lorsqu'il vit le vice roi faire les signes de la maçonnerie. Le François y répondit de tout son cœur. Ils s'embrassèrent l'un l'autre comme freres, & causerent ensemble avec toute l'ouverture de cœur que l'amitié la plus tendre peut inspirer. Le vice-roi, sensiblement touché des malheurs du François, le retint dans son isle, & lui procura, pendant le séjour qu'il y fit, tous les secours & tous les amusements possibles. Lorsque le François voulut se remettre en mer pour travailler à réparer ses pertes, le vice-roi le combla de présents, & lui donna tout l'argent nécessaire pour retourner dans son pays. Le François, pénétré de reconnoissance, fit à son bienfaiteur les remercîments que méritoit sa générosité ; & il profita

profita de l'occaſion d'un vaiſſeau qui mettoit à la voile pour revenir en France. C'eſt du François lui-même que l'on a ſu le détail de cette aventure. Il s'appelloit *Prévérot*. Il étoit frere de M. Prévérot, docteur en médecine de la faculté de Paris, mort depuis quelques années.

Il y a quelques mois qu'un gentilhomme Anglois, venant à Paris, fut arrêté ſur ſa route par des voleurs. On lui prit ſoixante louis. Cet Anglois, qui étoit Franc-Maçon, ne fut pas plutôt arrivé à Paris, qu'il fit uſage des ſignes qui caractériſent la maçonnerie. Cet expédient lui réuſſit : il fut accueilli par les freres, à qui il raconta ſa triſte aventure : on fit une collecte pour lui dans une aſſemblée, & on lui donna les ſoixante louis qui lui avoient été volés. Il les a fait remettre à Paris depuis ſon retour en Angleterre.

A l'affaire de Dettingen, un garde du roi eut ſon cheval tué ſous lui, & ſe trouva lui-même tellement engagé deſſous, qu'il lui fut impoſſible de ſe débarraſſer. Un cavalier Anglois vint

à lui le ſabre levé, & lui auroit fait un mauvais parti, ſi le garde, qui étoit Franc-Maçon, n'eût fait à tout haſard les ſignes de l'ordre. Heureuſement pour lui le cavalier Anglois ſe trouva être de la même ſociété: il deſcendit de cheval, aida le François à ſe débarraſſer de deſſous le ſien, & en lui ſauvant la vie, comme confrere, il le fit pourtant ſon priſonnier, parce qu'un Franc-Maçon ne perd jamais de vue le ſervice de ſon prince.

Je vois déjà mon lecteur qui attend avec impatience que je lui dépeigne ces ſignes merveilleux, capables d'opérer des effets ſi ſalutaires; mais je lui demande la permiſſion de dire encore quelque choſe de général ſur l'ordre des Francs-Maçons: j'entrerai enſuite dans un détail très-étendu, dont on aura lieu d'être ſatisfait.

Il ſemble d'abord que la table ſoit le point fixe qui réunit les Francs-Maçons. Chez eux, quiconque eſt invité à une aſſemblée, l'eſt auſſi à un repas; c'eſt ainſi que les affaires s'y diſcutent. Il n'en eſt point de leur ordre, comme

de ces ſociétés ſeches à tous égards, dans leſquelles depuis long-temps l'eſprit & le corps ſemblent condamnés par état à un jeûne perpétuel. Les Francs-Maçons veulent boire, manger, ſe réjouir : voilà ce qui anime leurs délibérations.

On voit que cette façon de porter ſon avis peut convenir à bien du monde : l'homme d'eſprit, celui qui ne paſſe pas pour tel, l'homme d'état, le particulier, le noble, le roturier, chacun y eſt admis, chacun peut y jouer ſon rôle. Ce qui eſt admirable, c'eſt que dans un mêlange ſi ſingulier, il ne ſe trouve jamais ni hauteur, ni baſſeſſe. Le grand ſeigneur permet à ſa nobleſſe de s'y familiariſer : le roturier y prend de l'élévation ; en un mot, celui qui a plus en quelque genre que ce ſoit, veut bien céder du ſien ; ainſi tout ſe trouve de niveau. La qualité de *freres*, qu'ils ſe donnent mutuellement, n'eſt pas un vain compliment ; ils jouiſſent en commun de tous les agréments de la fraternité. Le mérite & les talents s'y diſtinguent néan-

moins ; mais ceux qui ont le bonheur d'en être pourvus, les poſſedent ſans vanité & ſans crainte, parce que ceux qui ne ſont point partagés des mêmes avantages, n'en ſont ni humiliés, ni jaloux. Perſonne ne veut y briller : tout le monde cherche à plaire.

Cette légere eſquiſſe peut, ce me ſemble, donner une idée aſſez avantageuſe de la douceur & de la ſageſſe qui regnent dans la ſociété des Francs-Maçons. En vain a-t-on voulu leur reprocher de ne tenir des aſſemblées que pour parler plus librement ſur des matieres de religion, ou ſur ce qui concerne l'état ; ce ſont deux articles ſur leſquels on n'a jamais vu s'élever la moindre queſtion parmi eux. Le Dieu du ciel & les maîtres de la terre y ſont inviolablement reſpectés. Jamais on n'y traite aucune affaire qui puiſſe concerner la religion ; c'eſt une (4) des maximes fondamentales

(4) Ceci me rappelle un réglement aſſez ſinguliers, qui fut publié dans les cantons Suiſſes, au

de la ſociété. A l'égard de la perſonne ſacrée de ſa majeſté, on en fait une mention honorable au commencement du repas ; la ſanté de cet auguſte monarque y eſt ſolemniſée avec toute la pompe & la magnificence poſſibles : cela fait, on ne parle plus de la cour.

A l'égard des converſations que l'on tient durant le repas, tout s'y paſſe avec une décence qui s'étend bien loin : je ne ſais même ſi les rigides partiſans de la morale auſtere pourroient en ſoutenir toute la régularité. On ne parle jamais des abſents ; on ne dit du mal de qui que ce ſoit ; la ſatire

---

ſujet des troubles qu'exciterent dans ces provinces des querelles ſurvenues entre les théologiens, ſur quelques points de religion. Il s'agiſſoit de la grace, de la prédeſtination, de l'action de Dieu ſur les créatures, &c., matieres extrêmement difficiles, même pour les intelligences les plus déliées. Comme il y avoit déjà long-temps qu'on ne s'entendoit point, il étoit à craindre que la diſpute n'aboutît enfin à une ſédition ouverte. L'affaire fut évoquée au conſeil ſouverain, qui trancha la difficulté, en faiſant publier un décret par lequel il fut *défendu à tous & un chacun de parler de Dieu ni en bien ni en mal.*

maligne en eſt exclue ; toute raillerie y eſt odieuſe : on n'y ſouffriroit pas non plus la doucereuſe ironie de nos prétendus ſages, parce qu'ils ſont preſque toujours malignement zélés ; & pour tout dire en un mot, on n'y tolere rien de ce qui paroît porter avec ſoi la plus légere empreinte du vice. Cette exacte régularité, bien loin de faire naître un triſte ſérieux, répand au contraire dans les cœurs & dans les eſprits la volupté la plus pure ; on voit éclater ſur leur viſage le brillant coloris de la gaieté & de l'enjouement ; & ſi les nuances en ſont quelquefois un peu plus vives qu'à l'ordinaire, la décence n'y court jamais aucun riſque ; c'eſt la ſageſſe en belle humeur. Si pourtant il arrivoit qu'un frere vînt à s'oublier, & que dans ſes diſcours il eût la foibleſſe de faire uſage de ces expreſſions, que la corruption du ſiecle a cru déguiſer honnêtement ſous le nom de *libertés*, un ſigne formidable le rappelleroit bientôt à ſon devoir, & il reviendroit à l'inſtant. Un frere peut bien prévariquer, parce qu'il

eſt homme ; mais il a le courage de ſe corriger, parce qu'il eſt Franc-Maçon.

Il eſt temps de ſatisfaire à préſent la curioſité du lecteur, & de lui faire voir en détail l'intérieur des aſſemblées Franc-Maçonnes. Comme je me ſervirai, dans tout ce que je vais dire, des termes de l'ordre, je crois qu'il eſt à propos de les expliquer ici, pour faciliter l'intelligence de tout ce que j'ai à dire.

Franc-Maçon, (en Anglois *Free Maſon*) ſignifie *Maçon libre*. C'étoit dans l'origine une ſociété de perſonnes, qui étoient ſenſées ſe dévouer librement pour travailler un jour à la réédification du temple de Salomon. Je ne crois pas que ceux d'aujourd'hui conſervent encore le deſſein d'un projet qui paroît devoir être de longue haleine. Si cela étoit, & que cette ſociété ſe ſoutînt juſqu'au rétabliſſement de ce fameux édifice, il y a apparence qu'elle dureroit encore long-temps. Au reſte, tout ce goût de maçonnerie eſt pure-

ment allégorique : il s'agit de former le cœur, de régler l'eſprit, & de ne rien faire qui ne cadre avec le bon ordre ; voilà ce qui eſt déſigné par les principaux attributs des Francs-Maçons, qui ſont l'*équerre* & le *compas*. Il n'y avoit autrefois qu'un ſeul *grand-maître*, qui étoit Anglois : aujourd'hu i les différents pays dans leſquels il y a des Francs-Maçons, ont chacun le leur. On appelle celui qui eſt revêtu de cette dignité, LE TRÉS-VÉNÉRABLE. C'eſt lui qui délivre aux *maîtres* qui préſident aux aſſemblées particulieres, les lettres-patentes, qu'on appelle *conſtitutions*. Ces préſidents particuliers ſont appellés ſimplement VÉNÉRABLES (5). Leurs lettres-patentes ou conſtitutions ſont contre-ſignées par un grand-officier de l'ordre, qui eſt le ſecrétaire-général.

(5) Il faut obſerver que lorſque ces *vénérables* ſont en fonction, dans leur propre loge, on les appelle *très-vénérables*.

Les

Les assemblées maçonnes s'appellent communément *loges*. Ainsi, lorsqu'on veut annoncer une assemblée pour tel jour, on dit : *il y aura loge tel jour*. Les vénérables peuvent tenir *loge* quand ils jugeront à propos. Il n'y a d'assemblées fixes que tous les premiers dimanches de chaque mois.

Quoique toutes les assemblées des Francs-Maçons soient appellées *loges*, ce nom est cependant plus particuliérement attribué à celles qui ont un *vénérable* nommé par le grand-maître. Ces loges sont aujourd'hui à Paris au nombre de vingt-deux. On les désigne par les noms de ceux qui y préſident ; ainsi l'on dit : *j'ai été reçu dans la loge de monsieur* N.

Comme les particuliers Francs-Maçons peuvent s'assembler quand ils veulent, ils nomment entr'eux un vénérable à la pluralité des voix, lorsque celui qui est nommé par le grand-maître ne s'y trouve pas. Si cependant il s'y trouvoit un des deux grands-officiers, qui sont ordinairement attachés à celui qui d'office est vénérable, on

lui déféreroit la préſidence (6). Je dirai dans un moment ce qu'on entend par ces grands-officiers.

Les loges ſont compoſées de plus ou moins de ſujets. Cependant, pour qu'une aſſemblée de Francs-Maçons puiſſe être appellée *loge*, il faut qu'il y ait au moins deux *maîtres*, trois *compagnons* & deux *apprentis*. C'eſt en voyant le détail d'une réception, que l'on ſaura la différence de ces degrés de maçonnerie.

Lorſqu'on eſt en loge, il y a au-deſſous du vénérable deux officiers principaux, appellés *ſurveillants*. Ce ſont eux qui ont ſoin de faire exécuter les réglements de l'ordre, & qui y commandent l'exercice, lorſque le vénérable l'ordonne. Chaque loge a auſſi ſon *tréſorier*, entre les mains duquel ſont les fonds de la compagnie. C'eſt

(6) Ces officiers ne remplacent le vénérable que lorſqu'il a paru à l'aſſemblée, & que, pour affaire ou autrement, il eſt obligé de ſortir; car s'il n'a point paru, on en élit un parmi les maîtres, à la pluralité des voix.

lui qui eſt chargé des frais qu'il y a à faire ; & dans la regle, il doit rendre compte aux freres de la recette & des débourſés, dans l'aſſemblée du premier dimanche du mois. Il y a auſſi un *ſecrétaire*, pour recueillir les délibérations principales de la loge, afin d'en faire part au ſecrétaire-général de l'ordre.

Un vénérable, quoique chef de loge, n'y a d'autorité qu'autant qu'il eſt lui-même zélé obſervateur des ſtatuts ; car s'il tomboit en contravention, les freres ne manqueroient pas de le relever. Dans ce cas, on va aux opinions, (ils appellent cela *ballotter*) & ſelon l'eſpece du délit, la punition eſt plus ou moins grave. Cela pourroit même aller juſqu'à le dépoſer & l'exclure des loges, ſi le cas l'exigeoit.

Lorſque c'eſt un frere qui a prévariqué, le vénérable le reprend ; & il peut même, de ſa propre autorité, lui impoſer une amende qui doit être payée ſur le champ : elle eſt toujours au profit des pauvres. Le vénérable n'en peut uſer ainſi que pour les fautes

légeres ; lorſqu'elles ſont d'une certaine importance, il eſt obligé de convoquer l'aſſemblée pour y procéder. On verra plus loin la cérémonie ſinguliere qui s'obſerve lorſqu'il s'agit de l'excluſion d'un Franc-Maçon. J'obſerverai ſeulement ici, que lorſqu'un frere eſt exclu, ou que ſans être exclu, il a cauſé à la ſociété un mécontentement aſſez grave pour qu'on ſéviſſe contre lui, on ne le fait pas pour cela ſortir à l'inſtant de la loge, on annonce ſeulement qu'elle eſt fermée. On croiroit d'abord que *fermer une loge* déſigneroit que la porte en doit être bien cloſe ; c'eſt tout le contraire. Lorſqu'on dit que *la loge eſt fermée*, tout autre qu'un Franc-Maçon peut y entrer, & être admis à boire & manger, & cauſer de nouvelles. *Ouvrir une loge*, en termes Francs-Maçons, ſignifie qu'on peut parler ouvertement des myſteres de la maçonnerie, & de tout ce qui concerne l'ordre ; en un mot, parler tout haut ſans appréhender d'être entendu d'aucun *profane ;* (c'eſt ainſi qu'ils appellent ceux qui ne ſont

point de la confrérie.) Alors perſonne ne peut entrer ; & s'il arrivoit que quelqu'un s'y introduisît, on fermeroit la loge à l'inſtant, c'eſt-à-dire, qu'on garderoit le ſilence ſur les affaires de la maçonnerie. Au reſte, il n'y a que dans les aſſemblées particulieres que l'on riſque d'être quelquefois interrompu ; car, lorſqu'on eſt en grande loge, toutes les avenues ſont ſi bien gardées, qu'aucun profane ne peut y entrer. Si cependant, malgré toutes les précautions, quelqu'un étoit aſſez adroit pour s'y introduire, ou que quelque apprenti ſuſpect parût dans le temps qu'on traite des myſteres de la maçonnerie, le premier qui s'en appercevroit, avertiroit les freres à l'inſtant, en diſant, *il pleut :* ces deux mots ſignifient qu'il ne faut plus rien dire de particulier.

Dans ces aſſemblées ſolemnelles, chaque frere a un tablier, fait d'une peau blanche, dont les cordons doivent auſſi être de peau. Il y en a qui les portent tous unis, c'eſt-à-dire, ſans aucun ornement ; d'autres les font

border d'un ruban bleu. J'en ai vu qui portoient, ſur ce qu'on appelle la *bavette*, les attributs de l'ordre, qui ſont, comme j'ai dit, une équerre & un compas.

Lorſqu'on ſe met à table, le vénérable s'aſſied le premier en haut du côté de l'orient. Le premier & le ſecond ſurveillants ſe placent vis-à-vis du vénérable à l'occident. Si c'eſt un jour de réception, les récipiendaires ont la place d'honneur, c'eſt-à-dire, qu'ils ſont aſſis à la droite & à la gauche du vénérable.

Les jours de réception, le vénérable, les deux ſurveillants, le ſecrétaire & le tréſorier de l'ordre, portent au cou un cordon bleu (7), taillé en triangle, tel à peu près que le portent les commandeurs de l'ordre du St. Eſprit, qui ſont ou d'égliſe, ou

(7) Il n'eſt pas abſolument néceſſaire que le cordon ſoit de la figure dont on le décrit ici. J'en ai vu que l'on portoit comme le cordon de la toiſon d'or : cela forme toujours une eſpece de triangle ; mais il n'eſt pas ſi exact que celui dont on vient de parler.

de robe. Au bas du cordon du vénérable, pendent une équerre & un compas, qui doivent être d'or, ou du moins dorés. Les ſurveillants & autres officiers ne portent que le compas.

Les lumieres que l'on met ſur la table, doivent toujours être diſpoſées en triangle ; il y a même beaucoup de loges dans leſquelles les flambeaux ſont de figure triangulaire. Ils devroient être de bois, & chargés des figures allégoriques qui ont trait à la maçonnerie. Il faut que les ſtatuts n'ordonnent point l'uniformité ſur cet article ; car j'ai vu pluſieurs de ces flambeaux qui étoient tous de differente eſpece, tant par rapport à la matiere dont ils étoient compoſés, que par la figure qu'on leur avoit donnée.

La table eſt toujours ſervie à trois, ou cinq, ou ſept, ou neuf ſervices. Lorſqu'on a pris ſes places, chacun peut faire mettre une bouteille devant ſoi. Tous les termes dont on ſe ſert pour boire, ſont empruntés de l'artillerie.

La bouteille s'appelle *baril ;* il y en a qui diſent *barrique ;* cela eſt indiffé-

rent. On donne au vin le nom de *poudre*, auſſi bien qu'à l'eau; avec cette différence, que l'un eſt *poudre rouge*, & l'autre *poudre blanche*.

L'exercice que l'on fait en buvant ne permet pas qu'on ſe ſerve de verre; il n'en reſteroit pas un ſeul entier, après qu'on auroit bu: on n'a que des gobelets, qu'on appelle *canons*. Quand on boit en cérémonie, le vénérable dit: *chargez & alignez pour une ſanté propoſée*. Le premier & le ſecond ſurveillants répetent ces paroles, & alors chacun met du vin dans ſon gobelet. Lorſque les canons ſont chargés, les ſurveillants en averriſſent le vénérable, qui donne l'ordre ainſi: *portez la main droite à vos armes, en joue. Feu, grand feu.* Voilà ce qui déſigne les trois temps, qu'on eſt obligé d'obſerver en buvant. Au premier, on porte la main à ſon gobelet; au ſecond, on l'avance devant ſoi, comme pour préſenter les armes; & au dernier, chacun boit. En buvant on a les yeux ſur le vénérable, afin de faire tous enſemble le même exercice. En retirant ſon gobe-

let, on l'avance un peu devant ſoi, on le porte enſuite à la mamelle gauche, puis à la droite; cela ſe fait ainſi par trois fois. On remet enſuite le gobelet ſur la table en trois temps: on ſe frappe dans les mains par trois fois, & chacun crie auſſi par trois fois: *vivat.*

Cette façon de boire forme le coup-d'œil le plus brillant que l'on puiſſe imaginer; & l'on peut dire, à la louange des Francs-Maçons, qu'il n'eſt point d'école militaire où l'exercice ſe faſſe avec plus d'exactitude, de préciſion, de pompe & de majeſté, que parmi eux. Quelque nombreuſe que ſoit l'aſſemblée, le mouvement de l'un eſt toujours le mouvement de tous; on ne voit point de *traîneur*; & dès qu'on a prononcé les premieres paroles de l'exercice, tout s'y exécute juſqu'à la fin, avec une uniformité qui tient de l'enchantement. Le bruit qui ſe fait en remettant les gobelets ſur la table, eſt aſſez conſidérable, mais il n'eſt point tumultueux; ce n'eſt qu'un ſeul & même coup, aſſez fort pour briſer des vaſes qui n'auroient pas une certaine conſiſtance.

Si quelqu'un manquoit à l'exercice, on recommenceroit, mais on ne reprendroit pas du vin pour cela. Ce cas eſt extrêmement rare, mais pourtant il eſt arrivé quelquefois. Cela vient ordinairement de la part des nouveaux reçus, qui ne ſont pas encore bien formés à l'exercice.

La premiere ſanté que l'on célebre, eſt celle du *roi*. On boit enſuite à celle du *très-vénérable*. A celle-ci ſuccede celle du *vénerable*. On boit après au *premier* & au *ſecond ſurveillants*; & enfin aux *freres* de la loge.

Lorſqu'il y a de nouveaux reçus, on boit à leur ſanté, immédiatement après qu'on a bu aux ſurveillants. On fait auſſi le même honneur aux freres *viſiteurs* qui ſe trouvent dans la loge: on appelle ainſi des Francs-Maçons d'une loge qui viennent en paſſant pour communiquer avec des freres d'une autre. La qualité de freres, bien conſtatée par les ſignes de l'ordre, leur donne l'entrée & les honneurs dans toutes les loges.

Il faut obſerver que lorſqu'on boit

en cérémonie, tout le monde doit être debout. Lorſque le vénérable ſort de la loge pour quelques affaires, le premier ſurveillant ſe met à ſa place; alors le ſecond ſurveillant prend la place du premier, & un des freres devient ſecond ſurveillant: ces places ne ſont jamais vacantes. Le premier ſurveillant, devenu vénérable, ordonne une ſanté pour celui qui vient de ſortir, & il a le ſoin d'y joindre celle de ſa *maçonne*: cela ſe fait avec la plus grande ſolemnité: on en verra la deſcription, lorſque je parlerai du repas de réception. Si le vénérable rentre dans la loge pendant la cérémonie, il ne peut pas reprendre ſa place; il doit ſe tenir debout juſqu'à ce que la cérémonie ſoit finie.

J'obſerverai ici, à propos de *maçonne*, que, quoique les femmes ne ſoient point admiſes dans les aſſemblées des Francs-Maçons, on en fait toujours une mention honorable. Le jour de la réception, en donnant le tablier au nouveau reçu, on lui donne en même temps deux paires de gants,

une pour lui, & l'autre pour ſa *maçonne*, c'eſt-à-dire, pour ſa femme, s'il eſt marié, ou pour la femme *qu'il eſtime le plus*, s'il eſt célibataire.

On peut interpréter comme on voudra le mot d'*eſtime*. Il n'avoit autrefois qu'une ſignification très-honnête : il déſignoit ſeulement un doux penchant, fondé ſur l'excellence ou ſur la convenance des qualités du cœur & de l'eſprit ; mais depuis que la pudeur des femmes leur a fait employer ce terme pour exprimer honnêtement une paſſion qui le plus ſouvent n'eſt rien moins qu'honnête, il eſt devenu très-équivoque. Au reſte, de quelque eſpece que ſoient les engagements que les Francs-Maçons peuvent avoir avec les femmes, il eſt toujours certain que, dans les aſſemblées, tant ſolemnelles que particulieres, il n'eſt fait mention des dames que d'une façon très-conciſe ; on boit à leur ſanté, & on leur donne des gants ; voilà tout ce qu'elles en retirent. Cela paroîtra peut-être un peu humiliant pour un ſexe qui aime encore mieux qu'on diſe du mal de lui,

que rien du tout. Il me ſemble d'un autre côté, qu'un ſilence ſi reſpectueux ſur une matiere qui demande à être traitée ſi ſouvent, doit éloigner bien du monde de la maçonnerie. Une telle ſociété ne ſera ſûrement pas du goût de la plupart de nos jeunes & bruyants étourdis, qui n'ont le plus ſouvent, pour toute converſation, que le récit obſcene de quelques ridicules conquêtes, groſſiérement imaginées par la corruption de leurs cœurs; ils s'ennuieroient infailliblement dans une compagnie dont les plaiſirs & les converſations reſpirent la ſageſſe. Je n'ai que faire de dire combien auſſi on ſeroit ennuyé d'une pareille acquiſition.

Quoique la décence & la ſageſſe ſoient toujours exactement obſervées dans les repas Francs-Maçons, elles n'excluent en aucune façon la gaieté & l'enjouement. Les converſations y ſont aſſez animées; mais elles tirent leur agrément principal de la tendreſſe & de la cordialité fraternelle qu'on y voit régner.

Lorſque les freres, après avoir tenu quelque temps la converſation, paroiſſent dans le deſſein de chanter leur bonheur, le vénérable charge de cette fonction le premier ou le ſecond ſurveillant, ou celui des freres qu'il croit le plus propre à s'acquitter dignement de cet emploi. On a vu des loges brillantes, dans leſquelles la permiſſion de chanter, accordée par le vénérable, étoit ſolemniſée par un concert de cors-de-chaſſe & d'autres inſtruments, dont les accords harmonieux répandoient au loin les reſpectables ſymboles de l'union intime, & de la douce intelligence qui faiſoit le bonheur des freres. Ce concert fini, on chantoit les hymnes de la confrérie.

Ces hymnes ſont de différentes eſpeces: les unes ſont pour les ſurveillants, d'autres pour les maîtres; il y en a pour les compagnons, & enfin on finit par celles des apprentis. Toutes les fois qu'on tient loge, on chante toujours, du moins les chanſons des compagnons & des apprentis. On trouve des recueils de chanſons, que l'on

chante très-ſouvent dans les loges où regne le zele de la maçonnerie. Elles ne ſont pas également bonnes ; mais elles expriment toutes l'eſprit de concorde & d'union, qui eſt l'ame de la confrérie maçonne.

Lorſqu'on chante la derniere chanſon, les domeſtiques, que l'on appelle *freres ſervants*, & qui ſont auſſi de l'ordre, viennent à la table des maîtres, & ils apportent avec eux leurs *canons chargés* (on ſait à préſent ce que cela veut dire) : ils les poſent ſur la table des maîtres, & ſe placent parmi eux. Tout le monde eſt debout alors, & l'on fait *la chaîne*, c'eſt-à-dire, que chacun ſe tient par la main, mais d'une façon aſſez ſinguliere. On a les bras croiſés & entrelacés, de maniere que celui qui eſt à droite, tient la main gauche de ſon voiſin ; & par la même raiſon, celui qui eſt à gauche, tient la main droite de l'autre : voilà ce qui forme la chaîne autour de la table. C'eſt alors qu'on chante :

Freres & compagnons ;
De la maçonnerie,

Sans chagrins jouiſſons
Des plaiſirs de la vie:
Munis d'un rouge bord,
Que par trois fois un ſignal de nos verres
Soit une preuve que d'accord
Nous buvons à nos freres.

Ce couplet chanté, on boit avec toutes les cérémonies, excepté cependant qu'on ne crie point *vivat*. On chante enſuite les autres couplets, & l'on boit au dernier, avec tout l'appareil & toute la ſolemnité maçonne, ſans omettre une ſeule cérémonie.

Ce mélange ſingulier de maîtres & de domeſtiques ne ſemble-t-il pas préſenter d'abord quelque choſe de bizarre, d'extraordinaire ? Si pourtant on le conſidere ſous un certain aſpect, quel honneur ne fait-il pas à l'humanité en général & à l'ordre Franc-Maçon en particulier ? On voit avec quelle attention ils réaliſent à leur égard la qualité de frere, dont ils portent le nom. Ce n'eſt point chez eux une vaine dénomination, comme dans ces triſtes régions, où l'on ſemble ne faire un uſage journalier des reſpectables

reſpectables noms de pere & de frere, que pour les profaner indignement : les uns ſont fiérement deſpotiques ; les autres ſont baſſement eſclaves. C'eſt tout le contraire chez les Francs-Maçons ; les freres ſervants goûtent avec leurs maîtres les mêmes plaiſirs ; ils jouiſſent comme eux des mêmes avantages. Quel autre exemple pourroit aujourd'hui nous retracer plus fidellement les temps heureux de la divinité Aſtrée ? Les hommes alors n'étoient point ſoumis au joug injuſte de la ſervitude, ni à l'humiliant embarras d'être ſervis : il n'y avoit alors ni ſupériorité, ni ſubordination, parce qu'on ne connoiſſoit pas encore le crime.

Après avoir donné une idée générale de la maniere dont les Francs-Maçons ſe comportent dans leurs aſſemblées, je crois devoir à préſent ſatisfaire l'impatience du lecteur, en lui faiſant un détail bien circonſtancié de ce qui s'obſerve dans les jours de réception.

Pour parvenir à être reçu Franc-Maçon, il faut d'abord être connu de quelqu'un de cet ordre, qui ſoit aſſez au fait des vies & mœurs du récipiendaire, pour pouvoir en répondre. Celui qui ſe charge de cet office, informe d'abord les freres de ſa loge des bonnes qualités du ſujet qui demande à être agrégé dans la confrérie : ſur la réponſe des freres, le récipiendaire eſt admis à ſe préſenter.

Le frere qui a parlé du récipiendaire à la compagnie, s'appelle *propoſant* ; & au jour indiqué pour la réception il a la qualité de *parrain*.

La loge de réception doit être compoſée de pluſieurs pieces, dans l'une deſquelles il ne doit y avoir aucune lumiere. C'eſt dans celle-là que le parrain conduit d'abord le récipiendaire. On vient lui demander s'il ſe ſent la vocation néceſſaire pour être reçu ? Il répond qu'oui. On lui demande enſuite ſon nom, ſon ſurnom, ſes qualités. Après qu'il a ſatisfait à ces queſtions, on lui ôte tout ce qu'il

pourroit avoir de métal ſur lui, comme boucles, boutons, bagues, boîte, &c. Il y a même des loges, où l'on pouſſe l'exactitude au point de faire dépouiller un homme de ſes habits, s'il y avoit des galons deſſus. Après cela on lui découvre à nu le genou droit, & on lui fait mettre en pantoufle le ſoulier qui eſt au pied gauche. Alors on lui met un bandeau ſur les yeux, & on l'abandonne à ſes réflexions pendant environ une heure. La chambre où il eſt, eſt gardée en dehors & en dedans par des freres ſurveillants, qui ont l'épée nue à la main, pour écarter les profanes, en cas qu'il s'en préſentât quelqu'un. Le parrain reſte dans la chambre obſcure avec le récipiendaire, mais il ne lui parle point.

Lorſque ce temps de ſilence eſt écoulé, le parrain va heurter trois coups à la porte de la chambre de réception. Le vénérable, Grand-Maître de la loge, répond du dedans par trois coups, & ordonne enſuite que l'on ouvre la porte.

Le parrain dit alors qu'il ſe préſente un gentilhomme (8), nommé N.... qui demande à être reçu. Le vénérable dit au parrain : *demandez-lui s'il a la vocation.* Celui-ci va exécuter l'ordre, & il revient enſuite rapporter la réponſe du récipiendaire. Le vénérable ordonne alors qu'on le faſſe entrer ; les ſurveillants ſe mettent à ſes côtés pour le conduire.

Il faut obſerver qu'au milieu de la chambre de réception il y a un grand eſpace, ſur lequel on crayonne deux colonnes, débris du temple de Salomon. Aux deux côtés de cet eſpace on voit auſſi crayonnés un grand J & un grand B. On ne donne l'explication de ces deux lettres qu'après la réception. Au milieu de l'eſpace, & entre les colonnes deſſinées, il y a trois flambeaux allumés, poſés en triangle.

Le récipiendaire, les yeux bandés,

(8) Que l'on ſoit gentilhomme ou non, on eſt toujours annoncé pour tel parmi les Francs-Maçons : la qualité de *freres* qu'ils ſe donnent entr'eux les met tous de niveau pour la condition.

& dans l'état que je viens de le repréſenter, eſt introduit dans la chambre par les ſurveillants, qui ſont chargés de diriger ſes pas. Il y a des loges dans leſquelles, auſſi-tôt que le récipiendaire entre dans la chambre de réception, on jette de la poudre, ou de la poix-réſine, dont l'inflammation fait toujours un certain effet, quoiqu'on ait les yeux bandés.

On conduit le récipiendaire autour de l'eſpace décrit au milieu de la chambre, & on lui en fait faire le tour par trois fois. Il y a des loges où cette marche ſe fait par trois fois trois, c'eſt-à-dire, qu'on fait neuf fois le tour dont il s'agit. Durant la marche, les freres ſurveillants qui accompagnent, font un certain bruit en frappant continuellement avec quelque choſe ſur les attributs de l'ordre, qui tiennent au cordon bleu qu'ils portent au cou. Il y a des loges où l'on s'épargne ce bruit-là.

Ceux qui ont paſſé par cette cérémonie, aſſurent qu'il n'y a rien de plus pénible que cette marche, que

l'on fait ainſi les yeux bandés. On eſt auſſi fatigué lorſqu'elle eſt finie, que ſi l'on avoit fait un long voyage.

Lorſque tous les tours ſont faits, on mene le récipiendaire au milieu de l'eſpace décrit ; on le fait avancer, en trois temps, vis-à-vis du vénérable, qui eſt au bout d'en haut ſur un trône, devant lequel eſt un autel, où l'on voit l'évangile ſelon St. Jean. Le grand-maître dit alors au récipiendaire : *vous ſentez-vous la vocation pour être reçu ?* Le ſuppliant répond qu'oui. *Faites-lui voir le jour*, dit à l'inſtant le grand-maître, *il y a aſſez long-temps qu'il en eſt privé.* On lui débande les yeux, & pendant qu'on eſt à lui ôter le bandeau, les freres ſe rangent en cercle autour de lui, l'épée nue à la main, dont ils lui préſentent la pointe. Les lumieres, le brillant de ces épées, les ornements ſinguliers, dont j'ai dit que les grands-officiers étoient parés, le coup-d'œil de tous les freres en tablier blanc, forment un ſpectacle aſſez éblouiſſant pour quelqu'un, qui, depuis environ deux heures, eſt privé du

jour, & qui d'ailleurs a les yeux extrêmement fatigués par le bandeau. Ce ſombre, dans lequel on a été pendant long-temps, & l'incertitude où l'on eſt, par rapport à ce qu'il y a à faire pour être reçu, jettent infailliblement l'eſprit dans une perplexité qui occaſione toujours un ſaiſiſſement aſſez vif, dans l'inſtant où l'on eſt rendu à la lumiere.

Lorſque le bandeau eſt ôté, on fait avancer le récipiendaire en trois temps juſqu'à l'autel qui eſt devant le trône. Il y a ſur cet autel une équerre & un compas. Alors le frere qu'on appelle *l'orateur*, parce qu'il eſt chargé de faire le diſcours de réception, dit au récipiendaire : *vous allez embraſſer un ordre reſpectable, qui eſt plus ſérieux que vous ne penſez. Il n'y a rien contre la loi, contre la religion, contre le roi, ni contre les mœurs. Le vénérable grand-maître vous dira le reſte.* On voit par ce diſcours que les orateurs Francs-Maçons ſont amis de la préciſion.

Il eſt cependant permis à celui qui d'office eſt chargé de haranguer,

d'ajouter quelque choſe à la formule uſitée ; mais il faut que cette addition ſoit extrêmement conciſe : c'eſt une regle émanée des inſtituteurs de l'ordre, qui, par une ſage prévoyance, ont voulu bannir de chez eux l'ennui & l'inutilité. Ils ont prévu ſans doute qu'une permiſſion plus étendue introduiroit bientôt parmi eux, comme ailleurs, l'uſage faſtidieux de ces longues & fades harangues, dont le jargon bizarre fatigue depuis long-temps les oreilles intelligentes.

Le devoir d'un Franc-Maçon conſiſte à bien vivre avec ſes freres, à obſerver fidellement les uſages de l'ordre, & ſur-tout à garder ſcupuleuſement un ſilence impénétrable ſur les myſteres de la confrérie. Il ne faut pas de longs diſcours pour inſtruire un récipiendaire ſur cet artiele.

Lorſque l'orateur a fini ſon diſcours, on dit au récipiendaire de mettre un genou ſur une des marches de l'autel. Il doit s'agenouiller du genou droit, qui eſt découvert, comme je l'ai déjà dit. Selon l'ancienne regle de récep-

tion,

tion, le récipiendaire, quoiqu'agenouillé ſur le genou droit, devroit cependant avoir le pied gauche en l'air. Cette ſituation me paroît un peu embarraſſante ; il faut qu'elle l'ait auſſi paru à d'autres, car il y a bien des loges dans leſquelles on ne l'obſerve point ; on s'y contente de faire mettre le ſoulier du pied gauche en pantoufle.

Le récipiendaire ainſi placé, le vénérable grand-maître lui dit : *promettez-vous de ne jamais tracer, écrire, ni révéler les ſecrets des Francs-Maçons & de la maçonnerie, qu'à un frere en loge, & en préſence du vénérable grand-maître ?* On ſent bien que quelqu'un qui a fait les frais de ſe préſenter, pourſuit juſqu'au bout, & promet tout ce que l'on exige de lui. Alors on lui découvre la gorge, pour voir ſi ce n'eſt point une femme qui ſe préſente ; & quoiqu'il y ait des femmes qui ne valent guere mieux que des hommes ſur cet article, on a la bonté de ſe contenter de cette légere inſpection. On met enſuite ſur la mamelle gauche du récipiendaire

la pointe d'un compas ; c'eſt lui-même qui le tient de la main gauche ; il met la droite ſur l'évangile, & il promet d'obſerver tout ce que le vénérable grand-maître lui a dit. Il prononce enſuite ce ſerment : *En cas d'infraction, je permets que ma langue ſoit arrachée, mon cœur déchiré, mon corps brûlé, & réduit en cendres pour être jetées au vent, afin qu'il n'en ſoit plus parlé parmi les hommes ; ainſi Dieu me ſoit en aide, & ce ſaint évangile* (9). Lorſque le

(9) Voici une autre formule, qui m'a été communiquée : on m'a aſſuré que c'étoit une traduction du ſerment que prononcent les Francs-Maçons Anglois, le jour de leur réception.

" Je confeſſe formellement, en préſence du „ grand architecte de l'univers, & de cette ſociété, „ que je ne donnerai jamais à connoître, ſoit de „ bouche ou par ſigne, les ſecrets qui me ſeront „ révélés ce ſoir, ou dans d'autre temps ; que je „ ne les mettrai point par écrit, ni ne les taillerai „ ou graverai, ſoit ſur le papier, le cuivre, le mé„ tal, le bois, la pierre, ou d'autres moyens ſem„ blables ; & que je ne les donnerai point à con„ noître à qui que ce ſoit, par quelque ſigne ou „ mouvement, ſinon à ceux qui ſont confreres ou „ membres de la ſociété, ſous peine de ne point „ recevoir d'autre punition, ſinon que mon cœur

ſerment eſt prononcé, on fait baiſer l'évangile au récipiendaire. Après cela, le vénérable grand-maître le fait paſſer à côté de lui : on lui donne alors le tablier de Franc-Maçon, dont j'ai parlé ci-deſſus ; on lui donne auſſi une paire de gants pour lui, & une paire de gants de femme pour la dame qu'il eſtime le plus. Cette dame peut être la femme du récipiendaire, ou lui appartenir d'une autre façon ; on n'a point d'inquiétude là deſſus.

Quand la cérémonie de la préſentation du tablier & des gants eſt faite, on enſeigne au nouveau reçu les ſignes

---

„ ſoit arraché de mes entrailles, de même que mes „ boyaux du côté de ma mamelle gauche, juſqu'à „ la racine, & brûlée juſqu'à ce que le vent l'ait „ éparſe ; afin que par cette punition on perde le „ ſouvenir que j'aie été un confrere ou membre de „ cette ſociété : „

Cela n'eſt plus, ni ne ſera plus,
Et cela eſt encore.

Comme je n'entends point ce que ſignifient ces derniers mots, on me diſpenſera d'en donner l'explication.

de la maçonnerie, & on lui explique une des lettres tracées dans une des colonnes de l'eſpace décrit au milieu de la chambre où il a été reçu, c'eſt-à-dire, l'J, qui veut dire, *Jakin*. On lui enſeigne auſſi le premier ſigne, pour connoître ceux qui ſont de la confrérie, & pour en être connu. Ce ſigne s'appelle *guttural*. On le fait en portant la main droite au cou, de façon que le pouce, élevé perpendiculairement ſur la palme de la main, qui doit être en ligne horizontale ou approchant, faſſe l'équerre. La main droite ainſi portée à la gauche du menton, commence le ſigne : on la ramene enſuite du côté de l'épaule droite, d'où on la fait deſcendre au bas du côté droit, & on frappe un coup ſur la baſque de l'habit du même côté, pour former une équerre. Ce ſigne excite d'abord l'attention d'un frere maçon, s'il y en a un dans la compagnie où l'on ſe trouve. Il le répete auſſi de ſon côté, & il s'approche. Si le premier lui répond, alors ſuccede un autre ſigne : on ſe tend la main, & en la prenant, on poſe mu-

tuellement le pouce droit ſur la premiere & groſſe jointure de l'*index*, & l'on s'approche comme pour ſe parler en ſecret. C'eſt alors qu'on prononce le mot *Jakin*. Voilà les ſignes qui caractériſent ceux que l'on appelle *apprentis*. Ce ſont auſſi les premiers ſignes que font d'abord les Francs-Maçons lorſqu'ils ſe rencontrent. On appelle le ſecond, le ſigne *manuel*. Il eſt bon cependant d'obſerver que, depuis aſſez long-temps, les Francs-Maçons François ont fait quelque changement à cette façon de ſe toucher. Selon l'uſage qui eſt aujourd'hui en vigueur, deux Francs-Maçons qui cherchent à s'aſſurer l'un de l'autre, ne touchent point la même jointure, c'eſt-à-dire, que ſi le premier qui prend la main, preſſe la premiere jointure, le ſecond doit preſſer la ſeconde; ou la troiſieme, ſi le premier a preſſé la ſeconde.

Selon les uſages obſervés de temps immémorial parmi les Francs-Maçons, il y avoit des interſtices entre chaque degré que l'on acquéroit dans l'ordre.

Quand on étoit reçu *apprenti*, on reſtoit dans cet état trois ou quatre mois, après leſquels on étoit reçu *compagnon*, & ſix mois après on étoit admis à la *maîtriſe*. De cette maniere, on avoit le temps de s'inſtruire ; & lorſqu'on arrivoit au dernier grade, on étoit bien plus en état d'en ſoutenir la dignité.

La vivacité Françoiſe n'a pas pu tenir contre tous ces délais, on a voulu pénétrer dans un inſtant tous les myſteres les plus cachés ; & il s'eſt trouvé des maîtres de loge qui ont eu la foible complaiſance de ſacrifier à l'impétueux empreſſement des récipiendaires, des uſages reſpectables, que leur ſageſſe & leur antiquité auroient dû mettre à l'abri de toute preſcription. Mais le mal eſt fait, & c'eſt le moindre que la confrérie maçonne ait eſſuyé depuis qu'elle s'eſt établie en France. Il faut que le François touche à tout ; ſon caractere volatil le porte à marquer ſur toute l'impreſſion de ſa main. Ce qui eſt médiocre, il le perfectionne ; ce qui eſt excellent, il le gâte. La maçon-

nerie m'en fournit des preuves, dont je parlerai dans quelque temps. Je viens à la cérémonie de la réception.

Lorſque l'on a enſeigné à l'apprenti les ſignes de l'ordre & le mot de JAKIN, que l'on peut regarder comme un des termes ſacramentaux de la confrérie, on lui apprend de plus une autre façon de le prononcer. On a été obligé d'y avoir recours, pour éviter toute ſurpriſe de la part de quelques profanes, qui auroient pu, à force de recherches, découvrir les ſignes & les termes de la maçonnerie. Lors donc qu'on a lieu de ſoupçonner que celui qui a fait les ſignes de la ſociété pourroit bien n'en être pas, on lui propoſe d'*épeller :* on ne s'exprime pas plus au long ; tout Franc-Maçon entend d'abord ce que cela veut dire. Alors l'un dit J, l'autre doit répondre A ; le premier dit K, le ſecond I, & l'autre N ; ce qui compoſe le mot JAKIN. Voilà la véritable maniere dont les Francs-Maçons ſe reconnoiſſent. Il eſt vrai cependant que ces premiers ſignalements ne déſignent

encore qu'un Franc-Maçon apprenti ; il y en a d'autres pour les compagnons & pour les maîtres : je vais les expliquer en peu de mots.

La cérémonie de l'inſtallation d'un apprenti dans l'ordre des compagnons ſe paſſe toujours en grande loge. Le vénérable & les ſurveillants ſont revêtus de tout l'appareil de leurs dignités. Les figures ſont crayonnées ſur le plancher de la ſalle de réception ; & au lieu d'une pierre informe, qui eſt deſſinée dans le temps de la réception d'un apprenti, comme pour lui apprendre qu'il n'eſt encore propre qu'à dégroſſir l'ouvrage, on trace, pour la réception d'un compagnon, une pierre propre à aiguiſer les outils, pour lui faire connoître que déſormais il pourra s'employer à polir ſon ouvrage, & y mettre la derniere main.

On ne lui fait point réitérer le ſerment déjà fait ; il eſt ſuffiſamment exprimé par un ſigne, que l'on appelle *pectoral*. On apprend au récipiendaire à porter ſa main ſur la poitrine, de

façon qu'elle forme une équerre. Cette poſition annonce un ſerment tacite, par lequel l'apprenti, qui va devenir compagnon, promet, foi de frere, de ne point révéler les ſecrets de la maçonnerie. On lui donne enſuite l'explication de la colonne B, qui fait un pendant avec l'J, dans l'eſpace où l'on a crayonné les colonnes du temple de Salomon. Cette lettre ſignifie *Booz*. On l'*épelle*, comme j'ai dit qu'on faiſoit le mot de Jakin, lorſqu'on appréhende d'être ſurpris par quelqu'un qui s'annonceroit pour compagnon ſans l'être véritablement.

Le ſecret de la réception des maîtres ne conſiſte que dans une cérémonie aſſez ſinguliere, & ſur laquelle je vais apprendre aux maîtres mêmes, reçus depuis long-temps, quelques traits qu'ils ignorent abſolument.

Lorſqu'il s'agit de recevoir un maître, la ſalle de réception eſt décorée de la même façon que pour la réception des apprentis & des compagnons; mais il y a plus de figures dans l'eſpace qui eſt décrit au milieu. Outre les

flambeaux placés en triangle, & les deux fameuſes colonnes dont j'ai parlé; on y décrit, du mieux que l'on peut, quelque choſe qui reſſemble à un bâtiment, qu'ils appellent *palais moſaïque*. On y dépeint auſſi deux autres figures; l'une s'appelle la *houpe dentelée*, & l'autre, *le dais parſemé d'étoiles*. Il y a auſſi une ligne perpendiculaire, ſous la figure d'un inſtrument de maçonnerie, que les ouvriers ordinaires appellent le *plomb* ou l'*aplomb*. La pierre qui a ſervi à ces figures, reſte ſur le plancher de la chambre de réception. On y voit de plus une eſpece de repréſentation qui déſigne le tombeau de Hiram. Les Francs-Maçons font, en cérémonie, beaucoup de lamentations ſur la mort de cet Hiram, décédé il y a bientôt trois mille ans. Ceci me paroît avoir quelque reſſemblance avec les fêtes que les anciens ſolemniſoient autrefois ſi lugubrement, à l'occaſion de la mort du malheureux amant de la tendre Vénus. On ſait que pendant pluſieurs ſiecles les femmes païennes, à certain jour marqué, célébroient,

par les accents les plus douloureux, la mort cruelle d'Adonis.

Il y a bien des Francs-Maçons qui ne connoiſſent cet Hiram que de nom, ſans ſavoir ce qu'il étoit. Quelques-uns croient qu'il s'agit de Hiram, roi de Tyr, qui fit alliance avec Salomon, & qui lui fournit abondamment tous les matériaux néceſſaires pour la conſtruction du temple. On croit devoir aujourd'hui des larmes à la mémoire d'un prince qui s'eſt prêté autrefois à l'élévation d'un édifice dont on projette le rétabliſſement.

Hiram, dont il s'agit chez les Francs-Maçons, étoit bien éloigné d'être roi de Tyr. C'étoit un excellent ouvrier pour toutes ſortes d'ouvrages en métaux, comme or, argent & cuivre. Il étoit fils d'un Tyrien, & d'une femme de la tribu de Nephtali (10). Salomon le fit venir de Tyr

(10) *Salomon tulit Hiram de Tyro, filium mulieris viduæ de tribu Nephtali, artificem ærarium, & plenum . . . doctrinâ ad faciendum omne opus ex ære.* IV. Reg. VII. vſ. & ſeq.

pour travailler aux ornements du temple. On voit au quatrieme livre des rois, le détail des ouvrages qu'il fit pour l'embelliſſement de cet édifice. Entr'autres ouvrages, il eſt fait mention, dans l'écriture ſainte, de deux colonnes de cuivre, qui avoient chacune dix-huit coudées de haut, & douze de tour, au-deſſus deſquelles étoient des corniches de fonte en forme de lis. Ce fut lui qui donna des noms à ces deux colonnes : il appella celle qui étoit à droite, *Jakin*, & celle de la gauche, *Booz* (11). Voilà cet Hiram que l'on regrette aujourd'hui. Je crois qu'il y aura quelques maîtres qui m'auront obligation de cet éclairciſſement ; on eſt toujours bien aiſe de ſavoir pour qui l'on pleure. Au reſte, je penſe qu'il ne faudroit pas tant s'affliger de la mort de Hiram : ſi les Francs-Maçons n'ont beſoin que d'ou-

(11) *Et ſtatuit (Hiram) duas columnas in porticu templi : cumque ſtatuiſſet columnam dexteram, vocavit eam nomine Jakin : ſimiliter erexit columnam ſecundam, & vocavit nomen ejus Booz.* Ibid. vſ. 21.

vriers habiles, ils trouveront, parmi nos modernes, de quoi ſe conſoler de la perte des anciens.

Cette derniere réception n'eſt que de pure cérémonie ; on n'y apprend preſque rien de nouveau, ſi ce n'eſt l'addition d'un ſigne qu'on nomme *pédeſtral ;* il ſe fait en plaçant ſes pieds de façon qu'ils puiſſent former une équerre. On explique allégoriquement cette figure ; elle ſignifie qu'un frere doit toujours avoir en vue l'équité & la juſtice, la fidélité à ſon roi, & être irrépréhenſible dans ſes mœurs.

Voilà donc les quatre ſignes principaux qui caractériſent les Francs-Maçons.

Le *guttural*, ainſi appellé, parce qu'on porte la main à la gorge en formant une équerre.

Le *manuel*, dans lequel on ſe touche les jointures des doigts.

Le *pectoral*, où l'on porte la main en équerre ſur le cœur.

Et le *pedeſtral*, qui prend ſon nom de la poſition des pieds.

A l'égard des mots que l'on pro-

nonce, pour conſtater la vérité des ſignes de la maçonnerie, il n'y a que les deux dont j'ai parlé ci-deſſus ; ſavoir, JAKIN (il y a *Jachin* dans l'écriture ſainte) & Booz. Le premier eſt pour les apprentis, & ils n'ont que celui-là. Les compagnons & les maîtres ſe ſervent des deux, & cela ſe pratique ainſi : après que l'on a fait les premiers ſignes, qui ſont de porter la main en équerre au cou, de frapper enſuite ſur la baſque droite de l'habit, de ſe preſſer mutuellement la jointure des doigts, & de prononcer le mot JAKIN ; on met la main en équerre ſur la poitrine, & on prononce Booz avec les mêmes précautions que l'on a obſervées au premier. Les maîtres n'ont point d'autres mots qui les diſtinguent des compagnons ; ils obſervent ſeulement de s'embraſſer, en paſſant le bras par-deſſus l'épaule ; voilà leur diſtinctif, qui eſt ſuivi du ſigne pédeſtral. Tout cela ſe pratique avec tant de circonſpection, qu'il eſt difficile à tout autre qu'à un Franc-Maçon de s'en appercevoir.

Je vais reprendre à préſent l'endroit de la réception d'un apprenti où j'en étois reſté. Je ne ſuis pas ſûr de ne pas tomber ici dans quelques redites, parce que je n'ai pas ſous les yeux la feuille où j'en ai parlé : je vais à tout haſard reprendre, du mieux que je pourrai, le fil de ma narration. On m'excuſera ſi je me répete ; mais dans une affaire qui peut intéreſſer, j'aime mieux dire deux fois la même choſe, que d'omettre la moindre particularité.

Lorſque le récipiendaire a prêté ſerment, le vénérable grand-maître l'embraſſe, en lui diſant : *juſqu'ici je vous ai parlé en maître, je vais à préſent vous traiter en frere.* Il le fait paſſer à côté de lui. C'eſt alors qu'on lui donne le tablier de maçon, & deux paires de gants, l'une pour lui, & l'autre pour ſa maçonne. Le ſecond ſurveillant lui dit alors : *nous vous donnons ces gants comme à notre frere ; & en voilà une paire pour votre maçonne, ou pour la plus fidelle. Les femmes croient que nous ſommes leurs ennemis ; vous leur*

prouverez par-là que nous penſons à elles. Le nouveau reçu embraſſe enſuite les maîtres, les compagnons & les apprentis ; après cela on ſe met à table.

Le vénérable ſe place à l'orient, les ſurveillants à l'occident, les maîtres & compagnons au midi, & les apprentis au nord ; le nouveau reçu occupe la place d'honneur à côté du vénérable. Chacun eſt ſervi par ſon domeſtique, qui ne peut pourtant faire cette fonction que lorſqu'il eſt reçu Franc-Maçon (12). La cérémonie de la réception des domeſtiques eſt la même que celle des apprentis ; ils ne ſavent que le mot JAKIN ; ils n'ont auſſi que les premiers ſignes, & ne peuvent jamais parvenir à la maîtriſe.

---

(12) Les Francs-Maçons ont cru devoir auſſi admettre dans leur ordre, la plupart des maîtres traiteurs, & leurs premiers garçons, parce que comme ils choiſiſſent ordinairement leurs maiſons pour leurs aſſemblées, cela fait qu'ils y ſont plus en ſûreté ; le maître & les garçons s'intéreſſent à éloigner les profanes.

Le ſervice des domeſtiques ſe borne à mettre les plats ſur la table, & à changer les couverts. Il eſt rare qu'on ſe faſſe ſervir à boire : communément chacun a ſa bouteille ou barrique devant ſoi. Voici comme on ſolemniſe la premiere ſanté, qui eſt celle du roi.

Le vénérable frappe un coup ſur la table ; le premier & le ſecond ſurveillants ſont la même choſe : alors toute l'aſſemblée tourne les yeux vers le vénérable, & ſe prépare à écouter avec attention ce que l'on va dire. Car il faut remarquer que lorſqu'on frappe ſur la table, ce n'eſt pas toujours pour *porter une ſanté*, cela ſe fait auſſi toutes les fois qu'on a à dire quelque choſe qui intéreſſe la maçonnerie en général, ou ſeulement les freres de la loge.

Lorſque le ſecond ſurveillant a frappé, le vénérable ſe leve ; il porte la main en équerre ſur le cœur, & dit : *à l'ordre, mes freres.* Le premier & le ſecond ſurveillants répetent la même choſe. Le vénérable ajoute : *chargez, mes freres, pour une ſanté.* Ceci eſt répété de même par les ſurveillants.

Chacun met alors dans ſon canon, autant de poudre, tant rouge que blanche, qu'il juge à propos; on ne gêne perſonne ſur la quantité, ni ſur la qualité. Lorſque les canons ſont en état, le premier ſurveillant dit au grand-maître: *vénérable, nous ſommes chargés.* Le grand-maître dit alors: *premier & ſecond ſurveillants, freres & compagnons de cette loge, nous allons boire à la ſanté du roi, notre auguſte maître, à qui Dieu donne une ſanté parfaite, & une longue ſuite de proſpérités.* Le premier ſurveillant répete ce qu'a dit le grand-maître. J'ai oublié de dire qu'il interpelle toujours l'aſſemblée en commençant par les dignités; ainſi, il dit alors: *très-vénérable, ſecond ſurveillant, freres & compagnons de cette loge, nous, &c.* Le ſecond ſurveillant dit après: *très-vénérable, premier ſurveillant, freres, &c.*

Après cette derniere répétition, le vénérable grand-maître dit: *ſecond ſurveillant, commandez l'ordre.* Alors celui-ci dit: *mes freres, regardez le vénérable;* & en portant la main à ſon canon, il ordonne ainſi l'exercice: *portez*

la main droite à vos armes : on met la main à ſon canon, mais ſans le lever. *En joue :* on éleve ſon canon, & on l'avance devant ſoi. *Feu, grand feu ; c'eſt pour le roi notre maître.* Chacun boit alors ; & on a toujours les yeux ſur le vénérable, afin de ne retirer ſon canon qu'après qu'il a fini de boire. Le ſecond ſurveillant, qui regarde auſſi le vénérable, ſuit le mouvement de ſon bras, & toute l'aſſemblée les ſuit l'un & l'autre. En retirant ſon canon, on préſente les armes ; enſuite on le porte à gauche & à droite ; cet exercice ſe fait trois fois de ſuite. On remet après enſemble, & en trois temps, les canons ſur la table ; on ſe frappe trois fois dans les mains, & on crie trois fois *vivat.*

La ſcrupuleuſe uniformité qui regne dans cet exercice, & la ſage gaieté qui pare le viſage des freres & qui reçoit encore les agréments les plus vifs, par la joie dont tout bon François eſt toujours pénétré, lorſqu'il peut témoigner ſolemnellement ſon zele pour ſon roi ; tout cela forme,

dit-on, un point de vue raviſſant, qui ſeul attireroit à l'ordre ceux mêmes qui paroiſſent aujourd'hui dans les diſpoſitions les moins favorables pour les Francs-Maçons.

Je me ſouviens d'avoir dit qu'après la ſanté du roi, on buvoit à celle du très-vénérable grand-maître, chef de l'ordre, & qu'on buvoit enſuite à celle du vénérable grand-maître de la loge où l'on ſe trouve, à celles des ſurveilllants, du récipiendaire & des freres, &c. Tout cela ſe fait avec grande cérémonie.

Il eſt à propos d'obſerver que, quoique ce ſoit preſque toujours le vénérable de la loge qui propoſe de boire à la ſanté de quelqu'un, il eſt pourtant permis au premier ou ſecond ſurveillant, & même à tout autre, de demander à porter une ſanté. Voici comme cela ſe fait.

Celui qui veut propoſer une ſanté, frappe un coup ſur la table; tout le monde prête ſilence. Alors le propoſant dit : *vénerable, premier & ſecond ſurveillants, freres & compagnons de*

cette loge, je vous porte la ſanté de tel. Si c'eſt à un des dignitaires que l'on boit, on ne le nomme point dans le compliment qu'on adreſſe aux dignités. Par exemple, ſi c'eſt au vénérable, on commence par dire : *premier & ſecond ſurveillants, freres, &c.* Si c'eſt au premier ſurveillant, on dit : *vénérable, & ſecond ſurveillant, freres, &c.*

Celui à la ſanté duquel on boit, doit ſe tenir aſſis pendant que l'on boit ; il ne ſe leve que lorſqu'on a fini la cérémonie, & que tout le monde s'eſt aſſis. Alors il remercie le vénérable, le premier & le ſecond ſurveillants, & les freres, & leur annonce qu'il va faire raiſon du plaiſir qu'on lui a fait de boire à ſa ſanté. Il fait alors tout ſeul l'exercice dont j'ai fait mention.

Comme toutes les cérémonies, qui s'obſervent pour les ſantés, prennent bien du temps, & qu'il pourroit ſe trouver quelqu'un des freres aſſez altéré pour avoir beſoin de boire dans les intervalles, on accorde à chacun la liberté de boire à ſa fantaiſie ; & ceux qui boivent ainſi, le font, pour

ainſi dire, en cachette, c'eſt-à-dire, ſans les cérémonies uſitées.

Je n'entreprendrai pas d'exprimer le plaiſir ſingulier que goûtent les Francs-Maçons dans cette maniere de porter des ſantés : eux ſeuls le ſentent, & ne pourroient pas le rendre. J'ai oui dire, en propres termes, à des enthouſiaſtes de l'ordre, qu'à ce ſujet le ſentiment ne pouvoit rien prêter à l'expreſſion.

Quoique la maniere dont on porte les ſantés, occupe une bonne partie du temps que les Francs-Maçons conſacrent à leurs aſſemblées, il leur en reſte cependant aſſez pour ſe procurer mutuellement des inſtructions, qui ſont toujours très-ſatisfaiſantes, tant par rapport aux choſes mêmes qu'on y apprend, que par rapport à la maniere dont elles ſont enſeignées. Quand on veut former un frere nouvellement reçu, on lui fait quelques queſtions ſur les uſages de l'ordre. S'il ne ſe ſent pas aſſez fort pour répondre, il met la main en équerre ſur la poitrine, & fait une inclination : cela veut dire, qu'il demande grace pour la réponſe.

Alors le vénérable s'adreſſe à un plus ancien, en lui diſant, par exemple : *frere N. que faut-il pour faire une loge ?* Le frere répond : *vénérable, trois la forment, cinq la compoſent, & ſept la rendent parfaite.*

A l'égard des maîtres, on leur fait des queſtions plus relevées ; ou plutôt, ſur une queſtion très-ſimple, le maître interrogé répond de la façon la plus ſublime. Par exemple, le vénérable grand-maître dit à un ſurveillant : *frere, d'où venez-vous ?* Celui-ci répond : *vénérable, je viens de la loge de St. Jean.* Le vénérable reprend : *qu'y avez-vous vu, quand vous avez pu voir ?* Le ſurveillant répond : *venerable, j'ai vu trois grandes lumieres, le palais moſaïque, le dais parſemé d'étoiles, la houpe dentelée, la ligne perpendiculaire, la pierre à tracer, &c.* On ne peut rien voir de mieux détaillé que cette réponſe ; & quoiqu'elle ne paroiſſe pas abſolument bien claire, elle ſatisfait infiniment les freres qui l'entendent, & elle cauſe un plaiſir bien vif à toute la compagnie. De temps en temps on fait auſſi

répéter les ſignes de la maçonnerie. Ceux qui les poſſedent parfaitement, les font avec une dignité qui charme les ſpectateurs ; & ceux qui ne ſont pas encore bien formés, ou qui ſont un peu *gauches* dans leurs façons, procurent quelquefois de l'amuſement aux freres, par l'embarras qu'ils éprouvent à ſe perfectionner dans la formation des ſignes. Il ſeroit inutile d'entrer dans un plus long détail des matieres ſur leſquelles peuvent rouler les inſtructions, ou les converſations des freres de la maçonnerie, tout eſt à peu près de la même force que ce que je viens de rapporter.

C'eſt donc en vain qu'on a voulu répandre, ſur l'ordre des Francs-Maçons, les ſoupçons les plus odieux ; les plaiſirs qu'ils goûtent enſemble n'ont rien que de très-pur ; & l'uniformité qui y regne n'occaſione jamais l'ennui, parce qu'ils s'aiment tendrement les uns les autres. Je conçois bien que tout autre qu'un Franc-Maçon s'amuſeroit à peine de bien des choſes qui paroiſſent faire les délices de leur

ſociété ;

ſociété : mais tout ceci eſt une affaire de ſentiment fondé ſur l'expérience. Quand on eſt Franc-Maçon, tout ce qui concerne l'ordre affecte ſinguliérement l'eſprit & le cœur. Ce qui ſeroit inſipide pour un profane, devient un plaiſir très-vif pour un Franc-Maçon ; c'eſt un effet bien marqué de ce qu'on appelle une *grace d'état.*

Il n'y a donc rien que de très-ſimple & de très-innocent dans les converſations que les Francs-Maçons tiennent à table ; & la pureté des ſentiments, qui diſtingue cette ſociété de tant d'autres, tire encore un nouvel éclat des hymnes joyeuſes que les freres chantent entr'eux, lorſqu'on a tenu table pendant quelque temps.

On ſait que c'eſt aſſez ſouvent par les chanſons que le caractere de chaque particulier ſe manifeſte. Tel, par état, ou par reſpect pour ſon âge, ne tiendra que des diſcours convenables ; qui, à la fin d'un repas, l'eſprit un peu échauffé par les vapeurs d'une ſeve agréable, croit pouvoir s'échapper un peu, & côtoyer, pour ainſi dire,

l'indécence, s'il ne s'y livre pas totalement. C'eſt une maxime aſſez ordinaire, *tout eſt permis en chantant.* Les Francs-Maçons ne l'ont point adoptée; & leurs chanſons, auſſi pures & auſſi ſimples que leurs diſcours, annoncent également la gaieté & l'innocence. Il ſera facile au lecteur d'en juger par lui-même; je donnerai à la fin de cet ouvrage un recueil aſſez curieux de leurs principales chanſons.

C'eſt par-tout une impoliteſſe, lorſqu'on eſt à table, de parler à l'oreille de ſon voiſin; mais communément ce n'eſt qu'une impoliteſſe. C'eſt un crime chez les Francs-Maçons, qui eſt puni plus ou moins ſévérement, à proportion que le frere qui a prévariqué eſt plus ou moins entêté. J'obſerverai ici, à la honte de nos François, que c'eſt chez eux que l'on a été obligé de faire uſage, pour la premiere fois, de la formule ſinguliere, conſacrée pour l'excluſion d'un Franc-Maçon.

Le vénérable ne procede pas d'abord à la rigueur; il commence par avertir

avec douceur ; & lorſque le frere qui a manqué ſe range à ſon devoir, il n'eſt condamné qu'à une amende. J'ai dit ci-deſſus qu'elle étoit toujours au profit des pauvres, parce que ç'a toujours été l'uſage parmi les Francs-Maçons. On a jugé à propos, dans quelques loges inférieures, de garder cet argent pour ſe régaler en commun.

Lorſque le frere qui a été *admoneſté*, n'a pas égard aux remontrances du vénérable, on agit contre lui à la rigueur, ſi le cas paroît l'exiger. Le vénérable conſulte, on va aux opinions ; & lorſque les avis ſe réuniſſent pour l'excluſion d'un frere, voici comme on y procede. Le vénérable frappe ſur la table, & dit : *à l'ordre, mes freres.* Les ſurveillants frappent auſſi, & répetent ce qu'a dit le vénérable. Lorſque tout le monde paroît attentif à l'ordre donné, le vénérable met la main en équerre ſur la poitrine ; il s'adreſſe au premier, ou au ſecond ſurveillant, & lui dit : *frere, pourquoi vous êtes-vous fait recevoir maçon ?* celui qui eſt interrogé répond : *vénéra-*

ble, c'eſt parce que j'étois dans les ténebres, & que je voulois voir la lumiere. Le vénérable: *comment avez-vous été reçu maçon?* Réponſe: *vénérable, par trois grands coups.* Le vénérable: *que ſignifient ces trois grands coups?* Réponſe; *frappez, on vous ouvrira; demandez, on vous donnera; préſentez-vous, & l'on vous recevra.* Le vénérable: *quand vous avez été reçu, qu'avez-vous vu?* Réponſe: *vénérable, rien que je puiſſe comprendre.* Le vénérable: *comment étiez-vous vêtu quand vous avez été reçu en loge?* Réponſe: *vénérable, je n'étois ni nu, ni vêtu; j'étois pourtant d'une maniere décente.* Le vénérable: *où ſe tenoit le vénérable, quand vous avez été reçu?* Réponſe: *vénérable, à l'orient.* Le vénérable: *pourquoi à l'orient?* Réponſe: *vénérable, parce que, comme le ſoleil ſe leve en orient, le vénérable s'y tient pour ouvrir aux ouvriers, & pour éclairer la loge.* Le vénérable: *où ſe tenoient les ſurveillants?* Réponſe: *vénérable, à l'occident.* Le vénérable: *pourquoi à l'occident?* Réponſe: *parce que, comme le ſoleil ſe couche en occident, le*

ſurveillants s'y tiennent pour payer les ouvriers, & pour fermer la loge.

Le vénérable prononce alors la ſentence d'excluſion, en diſant: *premier & ſecond ſurveillants, freres & compagnons de cette loge, la loge eſt fermée.* Les ſurveillants répetent la même choſe. Le vénérable dit alors au frere qui a manqué; que c'eſt par rapport à la faute qu'il a commiſe, & qu'il n'a pas voulu réparer, qu'on a fermé la loge. Dès là, celui qui eſt l'objet de la réprimande, eſt exclu de l'ordre, il n'eſt plus fait mention de lui, lorſqu'on invite les freres pour aſſiſter à une réception; & on a ſoin en même temps de faire avertir les autres loges, du caractere peu ſociable de celui contre lequel on s'eſt trouvé dans l'obligation de ſévir: alors il ne doit être admis nulle part, c'eſt un des ſtatuts de l'ordre.

Au reſte, il faut que l'obſtination d'un frere ſoit pouſſée un peu loin, pour qu'on en vienne à une telle extrêmité. Un ordre, qui ne reſpire que la douceur, la tranquillité & la paix, ne

permet pas qu'on prononce contre un des membres aucun arrêt rigoureux, ſans avoir tenté auparavant toutes les voies poſſibles de conciliation.

Une interruption auſſi affligeante doit altérer conſidérablement le plaiſir que goûtent les freres à chanter les hymnes de leur ordre. Cependant, comme il eſt de regle de chanter dans les aſſemblées ordinaires, on reprend le fil des chanſons, lorſque le calme eſt entiérement rétabli. J'ai déjà dit que l'on finiſſoit par la chanſon des apprentis; & j'ai fait obſerver que les *domeſtiques* ou *freres ſervants* venoient alors ſe mettre en rang avec les maîtres. J'ai décrit, au même endroit, de quelle façon on ſe conduiſoit dans cette derniere cérémonie; ainſi je me crois diſpenſé d'en parler ici davantage. Je pourrai quelque jour entrer dans un plus grand détail, lorſque je donnerai une hiſtoire complete de cet ordre. On y verra ſon origine, ſes progrès, ſes variations: peut-être auſſi que ce qui ſe paſſe aujourd'hui me fournira l'hiſtoire de ſa décadence & de ſa ruine.

Cet ordre, quoique parvenu chez les François, auroit pu s'y conſerver dans toute ſa dignité, ſi l'on eût apporté plus d'attention & de diſcernement dans le choix que l'on a fait de ceux qui demandent à y être admis. Je ne dis pas qu'il eût fallu exiger de la naiſſance ou des talents ſupérieurs: il auroit ſuffi de s'attacher principalement à l'éducation & aux ſentiments; en un mot, aux qualités de l'eſprit & du cœur. On n'auroit pas multiplié à l'infini une ſociété qui ne ſe ſoutiendra jamais que par le mérite marqué de ſes membres.

Je ne ſuis point de l'opinion de ceux qui croient que les ſentiments ou les mœurs appartiennent à un quartier plutôt qu'à un autre. On penſe actuellement auſſi bien au Marais qu'au fauxbourg Saint-Germain, & bientôt on y parlera la même langue, & on y aura les manieres auſſi nobles. J'obſerverai cependant, à l'égard des Francs-Maçons, que ce préjugé de mérite local pourroit avoir quelque lieu.

L'époque de leur décadence peut

ſe rapporter au temps où cette ſociété s'eſt étendue vers la rue Saint-Denis : c'eſt là qu'en arrivant elle s'eſt ſentie frappée d'influences malignes, qui ont altéré d'abord la régularité de ſes traits, & l'ont enſuite entiérement défigurée par le commerce de la rue des Lombards. Je laiſſe aux véritables & zélés Francs-Maçons le ſoin de faire entendre clairement ce que je dis ici ; ils y ſont intéreſſés.

Ce qui eſt certain, c'eſt que, par une trop grande facilité, on a admis à la dignité de compagnons & de maîtres, des gens qui, dans des loges bien réglées, n'auroient pas eu les qualités requiſes pour être freres-ſervants. On a été plus loin : la religion du grand-maître a été ſurpriſe, au point de lui faire accorder des patentes de maîtres de loge à des perſonnes incapables de commander dans la plus vile claſſe des profanes. Alors, pour la premiere fois, la maçonnerie étonnée a vu avec horreur s'introduire dans ſon ſein le mépriſable intérêt, & l'indécence groſſiere.

Lorſque des gens de certaine étoffe ſont curieux de faire une ſociété, que ne cherchent-ils dans leur eſpece de quoi la former?

Le ſage Anglois, chez qui la maçonnerie a pris naiſſance, nous fournit des exemples de quantité de ſociétés, auſſi indifférentes entr'elles, qu'il y a de différentes claſſes de ſujets dans un état; & ce qu'il y a de remarquable, à la honte de certains François intrus dans la maçonnerie, c'eſt que les ſociétés, même du plus bas étage, obſervent toujours à leur façon la plus exacte décence. Il y a, entr'autres, à Londres une ſociété qu'on appelle la *coterie des deux ſous*, ainſi nommée parce que chaque aſſocié met deux ſous ſur la table en entrant dans l'aſſemblée. Cette confrérie n'eſt compoſée que d'artiſans très-groſſiers, parmi leſquels on n'a jamais entendu dire qu'il ſe ſoit rien paſſé de contraire au bon ordre. La vertu les unit; elle eſt véritablement un peu groſſiere, mais c'eſt la vertu de leur état. Ces aſſociés ont des ſtatuts aſſez conformes à leur

groſſiéreté. Je ne citerai pour exemple que l'article IV de leur réglement, qui eſt conçu en ces termes: *Si quelqu'un jure ou dit des paroles choquantes à un autre, ſon voiſin peut lui donner un coup de pied ſur les os des jambes* (13). Cette façon ſinguliere d'avertir ſon voiſin me paroît aſſez expreſſive. Ce qui eſt admirable, c'eſt que, lorſqu'on en a fait uſage, il n'en eſt jamais réſulté aucun déſordre; au contraire, celui qui eſt averti de cette maniere ne s'en fâche point, il ſe tient pour bien averti, & il ſe corrige.

On auroit pu même former à Paris des ſociétés convenables au génie & aux manieres de quantité de particuliers (14), qui ne ſont point faits pour pratiquer des perſonnes qui penſent.

(13) Ceci eſt tiré du *ſpectateur.*

(14) Ceux qui connoiſſent un peu les habitants de certains quartiers marchands, ſont aſſez au fait des façons ſingulieres avec leſquelles ces meſſieurs s'abordent réciproquement. A la rudeſſe de leurs geſtes, & à la groſſiéreté de leurs diſcours, il ſemble qu'ils diſputent continuellement enſemble d'impoliteſſe.

On leur auroit donné des réglements à leur portée. Celui que je viens de citer auroit pu y figurer d'autant mieux qu'ils y ſont accoutumés : comme dans leurs quarts-d'heures d'enjouement, ou lorſque la vente ne donne pas, ils ſe livrent volontiers à ce noble exercice, ils auroient pu s'en ſervir auſſi pour s'avertir charitablement de leurs fautes.

Le très-vénérable qui eſt aujourd'hui à la tête de l'ordre, va, dit-on, travailler efficacement à écarter de la confrérie maçonne tout ce qui n'eſt pas digne d'elle. Ce grand ouvrage avoit été projeté par ſon illuſtre prédéceſſeur, qu'une mort prématurée vient d'enlever au monde & à la maçonnerie.

On a remarqué que les Francs-Maçons Pariſiens n'ont pas eu l'attention de faire faire un ſervice pour le repos de l'ame de ce dernier grand-maître. Les uns ont cru que, par un privilege ſpécial, un véritable maçon, & à plus forte raiſon celui qui eſt revêtu de l'auguſte dignité de très-vénérable, prenoit en quittant ce monde un libre

eſſor vers le ciel, ſans appréhender aucun écart ſur la route.

D'autres ont imagné qu'en recevant des Anglois l'ordre Franc-Maçon, les aſſociés avoient peut-être hérité en même temps du peu de goût que cette nation paroît avoir pour le purgatoire.

Quelle que puiſſe être la raiſon qui a fait omettre ce ſervice, les Francs-Maçons Normands ont agi tout autrement : ils ont ordonné une pompe funebre dans l'égliſe des jacobins de Rouen ; ils en ont fait les honneurs ; l'invitation a été ſolemnelle, & les freres des ſept loges de Rouen s'y ſont tranſportés vêtus de deuil : ils ont obſervé, autant que la circonſtance le leur a permis, les cérémonies de leur ordre, en ordonnant qu'on marcheroit trois à trois à la pompe funebre. Cela a été ponctuellement exécuté à l'honneur de la maçonnerie, & à l'édification de tous les fideles Normands.

SUPPLÉMENT
AU
SECRET
DES
FRANCS-MAÇONS.

RÉCEPTION DU MAITRE.

L'Apprenti-compagnon qui veut ſe faire recevoir *maître*, doit s'adreſſer à quelque maître déjà reçu ; de la même maniere qu'un *profane*, qui veut devenir Franc-Maçon, eſt obligé de s'adreſſer à quelqu'un des freres, pour ſe faire propoſer. La *propoſition* du maître, & la réponſe de la loge, ſe font avec les mêmes cérémonies qui ſe pra-

tiquent à l'égard des profanes; c'eſt-à-dire, que ſur le témoignage du *propoſant* le poſtulant eſt accepté, & qu'on lui fixe un jour pour ſa réception, qui ſe fait de la maniere ſuivante.

Le récipiendaire n'a ni les yeux bandés, ni le genou découvert, ni un ſoulier en pantoufle; & l'on n'obſerve point non plus qu'il ſoit dépourvu de tous métaux, ainſi qu'on le fait à la réception de l'apprenti-compagnon. Il eſt habillé comme bon lui ſemble, excepté qu'il eſt ſans épée, & qu'il porte ſon tablier en compagnon (15). Il ſe tient ſeulement à la porte en dehors de la loge, juſqu'à ce que le ſecond ſurveillant le faſſe entrer, & on lui donne pour compagnie un frere apprenti - compagnon - maître, que l'on nomme en ce cas le *frere terrible*, qui eſt celui qui le doit propoſer, & remettre entre les mains du ſecond ſurveillant. On ne permet point à ceux

(15) Le compagnon attache la bavette de ſon tablier à ſon habit; le maître la laiſſe tomber ſur le tablier.

qui ne ſont qu'apprentis compagnons, d'aſſiſter à la réception des maîtres.

Dans la chambre où ſe fait cette cérémonie, on trace ſur le plancher la loge du maître, qui eſt la forme d'un cercueil entouré de larmes (16). Sur l'un des bouts du cercueil, on deſſine une tête de mort; ſur l'autre, deux os en ſautoir; & l'on écrit au milieu *jehova*, ancien mot du maître. Devant le cercueil on trace un compas ouvert; à l'autre bout une équerre; & à main droite, une montagne, ſur le ſommet de laquelle eſt une branche d'acacia; & l'on marque, comme ſur la loge de l'apprenti - compagnon, les quatre points cardinaux. On illumine ce deſſein de neuf bougies; ſavoir, trois à l'orient, trois au midi, & trois à l'occident: & autour l'on poſte trois freres, l'un au ſeptentrion, l'autre au midi, & le troiſieme à l'orient, qui tiennent chacun un rouleau de papier

(16) Voyez le *véritable deſſein de la loge du maître.*

ou de quelque autre matiere flexible caché ſous l'habit.

Après quoi le grand-maître de la loge, que l'on nomme pour lors *très-reſpectable*, prend ſa place, & ſe met devant une eſpece de petit autel, qui eſt à l'orient, ſur lequel eſt le livre de l'évangile, & un petit maillet. Le premier & le ſecond ſurveillants, qu'on appelle alors *vénérables*, ſe tiennent à l'occident, debout vis-à-vis du grand-maître, aux deux coins de la loge. Les autres officiers qui conſiſtent en un *orateur*, un *ſecrétaire*, un *tréſorier*, & un autre qui eſt pour faire ſilence, ſe placent indifféremment autour de la loge avec les autres freres. Il y en a un ſeulement qui ſe tient à la porte en dedans de la loge, & qui fait ſentinelle, une épée nue à chaque main, l'une la pointe en haut, l'autre la pointe en bas: celle qu'il tient de la main gauche, eſt pour donner au ſecond ſurveillant quand il fait entrer le récipiendaire.

Tout le monde ainſi placé, le grand-maître fait le ſigne de maître, qui eſt de

de porter la main droite au-deſſus de la tête, le revers tourné du côté du front, les quatre doigts étendus & ſerrés, le pouce écarté, & de la porter ainſi dans le creux de l'eſtomac. Enſuite il dit : *mes freres, aidez-moi à ouvrir la loge.* A quoi le premier ſurveillant répond : *allons, mes freres, à l'ordre.* Auſſi-tôt ils ſont tous le ſigne de maître, & reſtent dans la derniere attitude de ce ſigne, tout le temps que le grand maître fait alternativement quelques queſtions du catéchiſme, qui ſuit, au premier & au ſecond ſurveillants, & juſqu'à ce qu'il diſe enfin : *mes freres, la loge eſt ouverte.*

Alors on ſe remet dans l'attitude que l'on veut, & le *frere terrible* frappe à la porte trois fois trois coups (17). Le grand-maître lui répond en frappant de même avec ſon petit maillet ;

(17) On frappe d'abord deux petits coups, près-à-près ; mais on laiſſe un peu plus d'intervalle entre le ſecond & le troiſieme, que l'on frappe auſſi plus fort. Cela ſe répete trois fois. La même gradation de force & de vîteſſe s'obſerve auſſi à table, lorſqu'on frappe des mains, après avoir bu.

trois fois trois coups ſur l'autel, qui eſt devant lui. Enſuite le ſecond ſurveillant fait le ſigne de maître, & faiſant une profonde inclination au grand maître, il va ouvrir la porte, & demande à celui qui a frappé: *que ſouhaitez-vous, frere?* L'autre répond: *c'eſt un apprenti-compagnon-maçon, qui déſire d'être reçu maître.* Le ſecond ſurveillant reprend: *a-t-il fait ſon temps? ſon maître eſt-il content de lui? Oui, vénérable*, répond le frere terrible. Après cela le ſurveillant ferme la porte, vient ſe mettre à ſa place, en faiſant le ſigne de maître & la révérence: puis il dit, en s'adreſſant au grand-maître: *très-reſpectable, c'eſt un apprenti-compagnon qui déſire d'être reçu maître. A-t-il fait ſon temps? ſon maître eſt-il content de lui? l'en jugez-vous digne?* demande le grand-maître. *Oui, très-reſpectable*, répond le ſecond ſurveillant. *Faites-le donc entrer*, reprend le grand-maître. A ces mots le ſecond ſurveillant, après avoir fait encore le même ſigne & l'inclination qu'il a déjà faits deux fois, va demander au frere

qui fait ſentinelle, l'épée qu'il tient de la main gauche, la prend auſſi de la même main, & de la droite ouvre bruſquement la porte, en préſentant la pointe de ſon épée au récipiendaire, à qui il dit en même temps de la prendre par ce bout-là de la main droite, de la poſer ſur ſa mamelle gauche, & de la tenir ainſi juſqu'à ce qu'on lui diſe de l'ôter. Cela fait, il le prend de la main droite par l'autre main, & le fait entrer de cette façon dans la chambre de réception, lui fait faire trois fois (18) le tour de la loge, (le dos tourné vers le milieu de la loge où eſt la figure du cercueil,) en commençant par l'occident, toujours dans la même attitude, à la réſerve que chaque fois qu'ils paſſent devant le grand-maître, le récipiendaire quitte la pointe de l'épée & la main de ſon conducteur, & fait, en s'inclinant, le ſigne de compagnon. Le grand maître & tous les autres freres lui répon-

(18) *Neuf fois* dans quelques loges; & dans d'autres, *une fois*.

dent par le ſigne de maître : après quoi le ſecond ſurveillant & le récipiendaire ſe remettent dans leur premiere poſture, & continuent leur route, en faiſant toujours la même cérémonie à chaque tour.

Il faut obſerver ici, qu'avant que d'introduire le récipiendaire dans la loge, le grand-maître ordonne au dernier reçu des maîtres, de s'étendre par terre ſur la figure du cercueil dont j'ai parlé, le viſage en haut, le bras gauche étendu le long de la cuiſſe, le droit plié ſur la poitrine, de façon que la main touche l'endroit du cœur, cette même main couverte du tablier, que l'on releve pour cela, & le viſage couvert du linge teint de ſang, dont je parlerai tout à l'heure.

Le dernier tour achevé, le récipiendaire ſe trouve vis-à-vis du grand-maître & entre les deux ſurveillants. Alors le grand-maître s'avance vers le frere qui eſt étendu par terre, & le releve avec les mêmes cérémonies qu'il emploie pour relever le récipiendaire, & que l'on verra dans la ſuite. Cela

fait, le ſecond ſurveillant remet l'épée à celui à qui il l'avoit priſe, & frappe trois fois trois coups ſur l'épaule du premier ſurveillant, en paſſant la main par derriere le récipiendaire. Alors le premier ſurveillant lui demande: *que ſouhaitez-vous, vénérable?* Il répond: *c'eſt un apprenti-compagnon-maçon, qui deſire d'être reçu maître. A-t-il ſervi ſon temps?* reprend le premier ſurveillant. *Oui, vénérable*, réplique le ſecond. Après cela, le premier ſurveillant fait le ſigne de maître, & dit au grand-maître: *très-reſpectable, c'eſt un apprenti-compagnon, qui deſire d'être reçu maître. Faites-le marcher en maître, & me le preſentez*, répond le très-reſpectable. Alors le premier ſurveillant lui fait faire la double équerre, qui eſt de mettre les talons l'un contre l'autre, & les deux pointes du pied en dehors, de façon qu'ils touchent les bouts de l'équerre, qui eſt tracée dans la loge de maître. Enſuite il lui montre la marche de maître, qui eſt de faire le chemin qu'il y a de l'équerre au compas, en trois grands pas égaux,

faits un peu en triangle, c'eſt-à-dire, qu'en partant de l'équerre, il porte le pied droit en avant, un peu vers le midi; le gauche, en tirant un peu du côté du ſeptentrion; & pour le dernier pas, il porte le pied droit à la pointe du compas, qui eſt du côté du midi, fait ſuivre le gauche, & aſſemble les deux talons, de façon que cela forme avec le compas encore une double équerre. Il eſt néceſſaire d'obſerver qu'à chaque pas qu'il fait, les trois freres dont j'ai parlé, qui tiennent un rouleau de papier, lui en donnent chacun un coup ſur les épaules, lorſqu'il paſſe auprès d'eux.

Ces trois pas faits, le récipiendaire ſe trouve par conſéquent tout auprès & vis-à-vis du grand-maître, qui pour lors prend ſon petit maillet, en diſant au récipiendaire: *promettez-vous, ſous la même obligation que vous avez contractée, en vous faiſant recevoir apprenti-compagnon, de garder le ſecret des maîtres envers les compagnons, comme vous avez gardé celui des compagnons envers les profanes, & de prendre le parti de*

maître contre les compagnons rébelles ? Oui, très-reſpectable, dit le récipiendaire. Moyennant quoi, le grand-maître lui donne trois petits coups de ſon maillet ſur le front ; & ſi-tôt que le troiſieme coup eſt donné, les deux ſurvillants, qui le tiennent à braſſe-corps, le jettent en arriere tout étendu ſur la forme du cercueil, qui eſt tracé ſur le plancher : auſſi-tôt un autre frere vient, & lui met ſur le viſage un linge, qui ſemble être teint de ſang dans pluſieurs endroits. Cette cérémonie faite, le premier ſurveillant frappe trois coups dans ſa main, & auſſi-tôt tous les freres tirent l'épée, & en préſentent la pointe au corps du récipiendaire. Ils reſtent tous un inſtant dans cette attitude. Le ſurveillant frappe encore trois autres coups dans ſa main : tous les freres alors remettent l'épée dans le fourreau, & le grand-maître s'approche du récipiendaire, le prend par l'*index* (ou le premier doigt) de la main droite, le pouce appuyé ſur la premiere & groſſe jointure, fait ſemblant de faire un effort comme

D. Pourquoi étiez-vous dépourvu de tous métaux ?

R. C'eſt que lorſqu'on bâtit le temple de Salomon, les cedres du Liban furent envoyés tout taillés, prêts à mettre en œuvre, de ſorte qu'on n'entendit pas un coup de [illegible] teau, ni d'aucun autre outil, [illegible] qu'on les employa.

D. Comment y avez-vous été admis ?

R. Par trois grands coups.

D. Que ſignifient ces trois coups ?

R. Frappez, on vous ouvrira. Demandez, on vous donnera. Cherchez, & vous trouverez ; ou, préſentez-vous, & l'on vous recevra.

D. Que vous ont produit ces trois grands coups ?

R. Un ſecond ſurveillant.

D. Qu'a-t-il fait de vous ?

R. Il m'a mis l'épée à la main.

D. Qu'a-t-il fait de vous enſuite ?

R. Il m'a fait voyager, en tournant trois fois, de l'occident au ſeptentrion, à l'orient, & au midi.

Ce ſont les trois tours que l'on fait faire au récipiendaire, lorſqu'il entre dans la loge.

D. Quand vous avez été admis dans la loge, qu'avez-vous vu ?

R. Rien que l'eſprit humain puiſſe comprendre.

D. Quelle eſt la forme de la loge ?

R. Un carré long.

D. Quelle eſt ſa longueur ?

R. De l'occident à l'orient.

D. Sa largeur ?

R. Du midi au ſeptentrion.

D. Sa hauteur ?

R. De la ſurface de la terre juſqu'au ciel.

D. Et ſa profondeur ?

R. De la ſurface de la terre juſqu'au centre.

D. Pourquoi répondez-vous ainſi ?

R. Pour donner à entendre que les Francs-Maçons ſont diſperſés par toute la terre, & ne forment pourtant tous enſemble qu'une loge.

D. De quoi la loge eſt-elle couverte ?

R. D'un dais céleſte, parſemé d'étoiles d'or.

D. Combien y a-t-il de fenêtres ?

R. Trois.

D. Où ſont-elles ſituées ?

R. L'une à l'orient, l'autre au midi, & la troiſieme à l'occident.

D. Pourquoi n'y en a-t-il pas au ſeptentrion ?

R. Parce que la lumiere du ſoleil ne vient jamais de ce côté-là.

D. Combien faut-il de perſonnes pour compoſer une loge ?

R. Trois la forment, cinq la compoſent, & ſept la rendent parfaite.

D. Qui ſont ces ſept ?

R. Le grand-maître, le premier & le ſecond ſurveillants, deux compagnons & deux apprentis.

D. Où eſt placé le grand-maître ?

R. A l'orient.

D. Pourquoi ?

R. Comme c'eſt à l'orient que le ſoleil ouvre la carriere du jour, le grand-maître doit s'y tenir auſſi pour ouvrir la loge, & mettre les ouvriers à l'œuvre.

D. Avez-vous vu le grand-maître ?

R. Oui.

D. Comment eſt-il vêtu ?

R. D'or & d'azur, *ou plutôt*, d'un habit jaune, avec des bas bleus.

Ce n'eſt pas que le grand-maître ſoit habillé de cette façon ; mais l'*habit jaune* ſignifie la tête & le haut du compas, que le grand maître porte au bas de ſon cordon, & qui eſt d'or, ou du moins doré ; & les *bas bleus*, les deux pointes du même compas, qui ſont de fer ou d'acier, c'eſt ce que ſignifient auſſi l'*or* & l'*azur*.

D. Où ſe tiennent les ſurveillants ?
R. A l'occident.
D. Pourquoi ?
R. Comme le ſoleil termine ſa courſe à l'occident, de même les ſurveillants ſe tiennent à l'occident pour payer les ouvriers, & fermer la loge.
D. Où ſe tiennent les maîtres ?
R. Au midi.
D. Pourquoi ?
R. Comme c'eſt au point de midi que le ſoleil eſt dans ſa plus grande force, les maîtres ſe tiennent au midi, pour renforcer la loge.
D. Où ſe tiennent les compagnons ?
R. Ils ſont diſperſés par toute la loge.
D. Pourquoi ?
R. Comme les compagnons ſont les ouvriers, & que le travail doit ſe

faire par-tout, il faut qu'ils ſe tiennent indifféremment dans toutes les parties de la loge.

D. Où ſe tiennent les apprentis?

R. Au ſeptentrion, excepté le dernier reçu.

D. Pourquoi?

R. Parce qu'ils ſont encore dans les ténebres; & afin que ſe tenant au ſeptentrion, qui eſt le côté ténébreux, ils examinent de là le travail des compagnons.

D. Combien y a-t-il d'ornements dans la loge?

R. Trois.

D. Quels ſont-ils?

R. Le pavé moſaïque, l'étoile flamboyante, & la houpe dentelée.

D. Combien y a-t-il de bijoux, *ou* de choſes précieuſes?

R. Six, trois mobiles, & trois immobiles.

D. Quels ſont les trois mobiles?

R. L'équerre que porte le maître; le niveau que porte le premier ſurveillant, & le perpendiculaire que porte le ſecond ſurveillant.

D. Quels ſont les trois immobiles ?

R. La pierre brute, pour les apprentis, la pierre cubique à pointe, pour aiguiſer les outils des compagnons, & la planche à tracer, ſur laquelle les maîtres font leurs deſſeins.

D. Etes-vous compagnon ?

R. Oui, je le ſuis.

D. Comment avez-vous été reçu compagnon ?

R. Par l'équerre, la lettre G, & le compas.

Alluſion aux trois pas que l'on fait faire au récipiendaire.

D. Pourquoi vous êtes-vous fait recevoir compagnon ?

R. Pour la lettre G.

D. Que ſignifie cette lettre ?

R. La géométrie, ou la cinquieme ſcience.

Si c'eſt au maître à qui l'on demande ce que ſignifie la lettre G, *il répond :* une choſe plus grande que vous. *Demande.* Quelle peut être cette choſe plus grande que moi, qui ſuis Franc-Maçon & maître ? *Réponſe.* God, qui (*en Anglois*) veut dire Dieu.

D. Avez-vous travaillé ?

R. Oui, du lundi au matin juſqu'au ſamedi au ſoir.

D. En quoi conſiſte le travail d'un Franc-Maçon ?

R. A équarrir les pierres, à les polir, à les mettre de niveau, & à tirer une muraille au cordeau.

D. Avec quoi avez-vous travaillé ?

R. Avec la chaux (*ou* le mortier), la bêche & la brique, qui ſignifient la liberté, la conſtance & le zele.

Il faut être Franc-Maçon pour ſentir la juſteſſe de ces emblêmes.

D. Avez-vous été payé ?

R. Oui, *ou* j'en ſuis content.

D. Où ?

R. *L'apprenti répond :* à la colonne J ; *le compagnon :* à la colonne B ; *le maître :* à la chambre intérieure, *ou* à la chambre du milieu.

D. Où avez-vous travaillé ?

R. du M. Dans la chambre intérieure ; *ou* du milieu.

On queſtionne enſuite le maître (ſi l'on veut) ſur les particularités de ſa réception, qui ont été décrites.

D. Etes-vous maître ?

R. du M. Examinez-moi, éprouvez-moi & désapprouvez-moi, si vous pouvez ; *ou*, l'acacia m'est connu.

D. Quel est le premier soin du maçon ?

R. C'est de voir si la loge est bien couverte.

C'est-à-dire, de ne point parler de la maçonnerie, sans être assuré qu'on n'est point entendu des profanes.

D. Quel âge avez-vous ?

Le but de cette question n'est pas de savoir l'âge du frere, mais de savoir s'il est, ou compagnon, ou maître.

R. du compagnon. Moins de sept ans.

C'est-à-dire, qu'on n'est encore que *compagnon* parce que, selon l'ancienne institution, il falloit avoir été sept ans dans l'ordre, avant que de pouvoir être reçu *maître* ; mais on n'y regarde pas de si près.

R. du maître. Sept ans & plus.

D. Quelle heure est-il ?

R. Si c'est le matin, on dit, midi ; *l'après-midi*, midi plein ; *le soir*, minuit, *après minuit*, minuit plein.

D. Comment

ſuite il lui dit de lui paſſer la main gauche par-deſſus le coup; & le grand-maître, qui, en ſe baiſſant, paſſe auſſi ſa main gauche par-deſſus le cou du récipiendaire, le releve à l'inſtant, en ſe joignant à lui pied contre pied, genou contre genou, poitrine contre poitrine, joue contre joue, & lui dit alors, partie à une oreille, & partie à l'autre, *mac-benac*, qui eſt le mot de maître.

Alors on lui ôte de deſſus la tête le linge teint de ſang; & le grand-maître lui dit en mémoire de qui on a fait toute cette cérémonie, & l'inſtruit des myſteres de la maîtriſe, qu'on a vus ci-deſſus, & qui ſont le ſigne, l'attouchement & le mot: moyennant cela, on le reconnoît parmi les maçons, pour un frere qui a paſſé par tous les grades de la maçonnerie, & qui n'a rien à déſirer, que de ſavoir parfaitement le catéchiſme, que je donnerai après avoir rapporté l'hiſtoire d'Hiram.

ABRÉGÉ
DE L'HISTOIRE
D'HIRAM,
ADONIRAM,

Ou ADORAM, *architecte du Temple de Salomon.*

POUR comprendre le rapport qu'il y a entre cette hiſtoire & la ſociété des Francs-Maçons, il faut ſavoir que leur loge repréſente le temple de Salomon, & qu'ils donnent le nom d'*Hiram* à l'architecte que ce prince choiſit pour la conſtruction de ce fameux édifice.

Quelques-uns prétendent que cet *Hiram* étoit roi de Tyr; & d'autres, que c'étoit un célebre ouvrier en métaux, que Salomon avoit fait venir des pays étrangers, & qui fit les deux colonnes d'airain qu'on voyoit à la porte du

temple, l'une appellée *jakin*, & l'autre *boaz*.

L'auteur du *ſecret des Francs-Maçons* a raiſon de dire qu'il ne s'agit point d'*Hiram*, roi de Tyr, chez les Francs-Maçons; mais il ne s'agit pas non plus, comme il le prétend, de cet *Hiram*, admirable ouvrier en métaux, que Salomon avoit fait venir de Tyr, & qui fit les deux colonnes de bronze (19). Quel rapport pourroit avoir un ouvrier en métaux avec la confrérie des Francs-Maçons? Il me ſemble que la qualité qu'ils prennent de maçons, le tablier de peau blanche, la truelle qu'ils portent, & tous les autres inſtruments allégoriques dont ils ſe décorent en loge, n'ont rien de commun avec les orfevres, les ferruriers, les fondeurs, ni les chaudronniers. Mais, outre qu'il n'eſt point vraiſemblable qu'il s'agiſſe parmi eux d'Hiram, roi de Tyr, non plus que d'Hiram, ouvrier en métaux, ils conviennent tous que c'eſt en mé-

(19) Joſeph appelle cet ouvrier *Chiram*.

moire de l'architecte du temple de Salomon, qu'ils font toutes leurs cérémonies ; & principalement celles qu'ils observent à la réception des maîtres. Après cela comment peut-on s'y méprendre, puisque l'écriture nous apprend que celui qui conduisoit les travaux pour la construction du temple de Salomon, s'appelloit *Adoniram ?* Il est vrai que Joseph, dans son histoire des Juifs, dit qu'il se nommoit *Adoram :* mais cette différence ne doit pas le faire confondre avec Hiram, roi de Tyr, ni avec Hiram, ouvrier en métaux. Il n'est donc pas douteux que celui dont les Francs-Maçons honorent la mémoire, s'appelloit *Adouiram* ou *Adoram*, & que c'est à lui à qui ils prétendent qu'est arrivée l'aventure tragique, dont je vais faire le récit.

On ne trouve aucuns vestiges de ce trait d'histoire dans l'écriture, ni dans Joseph. Les Francs-Maçons prétendent qu'elle a été puisée dans le Thalmud ; mais comme je crois qu'il est fort indifférent de savoir où elle peut être, je n'ai pas fait de grandes recherches

pour m'en assurer. Je me fonde uniquement sur la tradition reçue parmi les Francs-Maçons, & je la rapporte comme ils la racontent tous.

Adoniram, *Adoram* ou *Hiram*, à qui Salomon avoit donné l'intendance & la conduite des travaux de son temple, avoit un si grand nombre d'ouvriers à payer, qu'il ne pouvoit les connoître tous; & pour ne pas risquer de payer l'apprenti comme le compagnon, & le compagnon comme le maître, il convint avec chacun d'eux en particulier, de *mots*, de *signes* & d'*attouchements* différents, pour les distinguer.

Le mot de l'*apprenti* étoit *jakin*, nom d'une des deux colonnes d'airain, qui étoient à la porte du temple, auprès de laquelle ils s'assembloient pour recevoir leur salaire. Leur signe étoit de porter la main droite sur l'épaule gauche, de la retirer sur la même ligne du côté droit, & de la laisser retomber sur la cuisse, le tout en trois temps. Leur attouchement étoit d'appuyer le pouce droit sur la premiere & grosse

jointure de l'*index* de la main droite de celui à qui ils vouloient ſe faire connoître.

Le mot des *compagnons* étoit *boaz*: on appelloit ainſi l'autre colonne d'airain qui étoit à la porte du temple, où ils s'aſſembloient auſſi pour recevoir leur ſalaire. Leur ſigne étoit de porter la main droite ſur la mamelle gauche, les quatre doigts ſerrés & le pouce écarté. Leur attouchement étoit le même que celui des apprentifs, excepté qu'ils le faiſoient ſur le ſecond doigt, & les apprentis ſur le premier.

Le maître n'avoit qu'un mot, pour ſe faire diſtinguer d'avec ceux dont je viens de parler, qui étoit *jehova*; mais il fut changé après la mort d'Adoniram, dont je vais faire l'hiſtoire.

Trois compagnons, pour tâcher d'avoir la paie de maître, réſolurent de demander le mot de maître à Adoniram, lorſqu'ils pourroient le rencontrer ſeul, ou de l'aſſaſſiner s'il ne vouloit pas le leur dire. Pour cet effet, ils ſe cacherent dans le temple, où ils

ſavoient qu'Adoniram alloit ſeul tous les ſoirs faire la ronde. Ils ſe poſterent l'un au midi, l'autre au ſeptentrion, & le troiſieme à l'orient. Adoniram étant entré, comme à l'ordinaire, par la porte de l'occident, & voulant ſortir par celle du midi, un des trois compagnons lui demanda le mot de maître, en levant ſur lui le bâton ou le marteau qu'il tenoit à la main. Adoniram lui dit qu'il n'avoit pas reçu le mot de maître de cette façon-là. Auſſitôt le compagnon lui porta ſur la tête un coup de ſon bâton ou de ſon marteau. Le coup n'ayant pas été aſſez violent pour jeter Adoniram par terre; il ſe ſauva du côté de la porte du ſeptentrion, où il trouva le ſecond qui lui en fit autant. Cependant, comme ce ſecond coup ne l'avoit pas encore terraſſé, il fut pour ſortir par la porte de l'orient; mais il y trouva le dernier, qui, après lui avoir fait la même demande que les deux premiers, acheva de l'aſſommer. Après quoi ils ſe joignirent tous les trois pour l'enterrer. Mais comme il faiſoit encore jour, ils

n'oſerent tranſporter le corps ſur le champ ; ils ſe contenterent de le cacher ſous un tas de pierres ; & quand la nuit fut venue, ils le tranſporterent ſur une montagne, où ils l'enterrerent ; & afin de pouvoir reconnoître l'endroit, ils couperent une branche d'un acacia, qui étoit auprès d'eux, & la planterent ſur la foſſe.

Salomon ayant été ſept jours ſans voir Adoniram, ordonna à neuf maîtres de le chercher ; & pour cet effet, d'aller d'abord ſe mettre trois à chaque porte du temple, pour tâcher de ſavoir ce qu'il étoit devenu. Ces neuf maîtres exécuterent fidellement les ordres de Salomon ; & après avoir cherché longtemps aux environs, ſans avoir appris aucune nouvelle d'Adoniram, trois d'entr'eux, qui ſe trouverent un peu fatigués, furent juſtement pour ſe repoſer auprès de l'endroit où il étoit enterré. L'un des trois, pour s'aſſeoir plus aiſément, pris la branche d'acacia qui lui reſta à la main ; ce qui leur fit remarquer que la terre en cet endroit avoit été remuée nouvellement ; &

voulant en ſavoir la cauſe, ils ſe mirent à fouiller, & trouverent le corps d'Adoniram. Alors ils firent ſigne aux autres de venir vers eux, & ayant tous reconnus leur maître, ils ſe douterent que ce pouvoit être quelques compagnons qui avoient fait ce coup-là en voulant le forcer de leur donner le mot de maître; & dans la crainte qu'ils ne l'euſſent tiré de lui, ils réſolurent d'abord de le changer, & de prendre le premier mot qu'un d'entr'eux pourroit dire, en déterrant le cadavre. Il y en eut un qui le prit par un doigt, mais la peau ſe détacha, & lui reſta dans la main. Le ſecond maître le prit ſur le champ par un autre doigt, qui en fit tout autant. Le troiſieme le prit par le poignet, de la même maniere que le grand-maître ſaiſit le poignet du compagnon dans la cérémonie de la réception, qui a été décrite ci-deſſus; la peau ſe ſépara encore; ſur quoi il s'écria, *mac-benac*, qui ſignifie, ſelon les Francs-Maçons, *la chair quitte les os*, ou *le corps eſt corrompu*. Auſſi-tôt ils convinrent enſemble, que ce ſeroit

là dorénavant le mot de maître. Ils allerent ſur le champ rendre compte de cette aventure à Salomon, qui en fut fort touché ; & pour donner des marques de l'eſtime qu'il avoit eue pour Adoniram, il ordonna à tous les maîtres de l'aller exhumer, & de le tranſporter dans le temple, où il le fit enterrer en grande pompe. Pendant la cérémonie, tous les maîtres portoient des tabliers & des gants de peau blanche, pour marquer qu'aucun d'eux n'avoit ſouillé ſes mains du ſang de leur chef.

Telle eſt l'hiſtoire d'Hiram, que le grand-maître raconte au récipiendaire le jour de ſa réception. Comme ce n'eſt qu'une fiction, & qu'on n'en trouve pas la moindre trace dans l'hiſtoire ſacrée ni profane, il ne faut pas être ſurpris ſi les Francs-Maçons ne s'accordent pas toujours ſur le nom de cet architecte, ni ſur les circonſtances de ſa mort. Par exemple, j'ai dit que les trois compagnons planterent une branche d'acacia ſur la foſſe d'Hiram ; mais d'autres prétendent

que cette branche fut plantée par les maîtres qui cherchoient le corps, afin de pouvoir reconnoître l'endroit où ils l'avoient trouvé. Quelques-uns prétendent auſſi que les maîtres exhumerent le corps d'Hiram, avant que d'aller rendre compte à Salomon de leur aventure; au lieu que j'ai dit que ce fut ce prince qui fit déterrer le cadavre. Il y en a encore qui ſoutiennent que le premier coup que reçut Hiram, fut un coup de brique; le ſecond, un coup de pierre cubique; & le troiſieme, un coup de marteau. Enfin, il y en a qui diſent que ce fut Salomon qui s'aviſa de changer le mot de maître, au lieu que d'autres prétendent que les maîtres firent ce changement ſans le conſulter. En un mot, dans toutes les loges que j'ai vues, j'ai trouvé quelque différence, mais par rapport aux particularités ſeulement, & non quant à l'eſſentiel. La maniere dont j'ai raconté cette hiſtoire eſt conforme à l'opinion la plus communément reçue.

CATÉCHISME
DES
FRANCS-MAÇONS,

Qui contient les principales demandes & réponſes qu'ils ſe font entr'eux, pour ſe reconnoître tant apprentis que compagnons & maîtres. On a ſeulement diſtingué les réponſes, qui ne conviennent qu'au maître ſeul, en mettant à la tête : R. du maître.

D. Etes-vous maçon ?

R. Mes freres & compagnons me reconnoiſſent pour tel.

C'eſt ainſi que l'on répond, quand la queſtion ſe fait à l'oreille, ou tête-à-tête ; mais lorſqu'elle ſe fait tout haut en préſence des profanes, on ſe contente de répondre : *je fais gloire de l'être ;* & l'autre réplique, *& moi, je ſuis ravi de vous connoître.*

D. Pourquoi vous êtes-vous fait maçon ?

R. Parce que j'étois dans les ténebres, & que j'ai voulu voir la lumiere.

D. Quand on vous a fait voir la lumiere, qu'avez-vous apperçu?

R. Trois grandes lumieres.

D. Que ſignifient ces trois grandes lumieres?

R. Le ſoleil, la lune, & le grand-maître de la loge.

D. A quoi connoît-on un Maçon?

R. Au ſigne, à l'attouchement, & au mot.

Quelques-uns ajoutent, *& aux circonſtances de ma réception.*

D. Dites-moi le mot de l'apprenti.

R. Dites-moi la premiere lettre, je vous dirai la ſeconde.

D. J.

R. A.

D. K.

R. I.

D. N.

R. Ja.

D. Kin.

R. Jakin.

Ils prononcent le mot *jakin*, ou l'un après l'autre, ou tous deux enſemble. Le vrai nom eſt *jachin*, mais les Francs-Maçons diſent communément *jakin*.

D. Que veut dire le mot *Jakin ?*

R. C'eſt le nom d'une des deux colonnes d'airain, qui étoient à la porte du temple de Salomon, auprès de laquelle s'aſſembloient les apprentis, pour recevoir leur ſalaire.

D. Etes-vous compagnon ?

R. Oui, je le ſuis.

D. Dites-moi le mot du compagnon.

R. Dites-moi la premiere lettre, je vous dirai la ſeconde.

D. B.

R. O.

D. A.

R. Z.

D. Bo.

R. Az.

D. Boaz.

R. Boaz.

Ou l'un après l'autre, ou tous deux enſemble. *Boaz* eſt le vrai nom, & le plus uſité parmi les freres. Il y en a pourtant qui diſent *Booz*, & d'autres *Boz*.

D. Que ſignifie le mot *Boaz ?*

R. C'eſt le nom de l'autre colonne d'airain qui étoit à la porte du temple, & auprès de laquelle

s'aſſembloient les compagnons, pour recevoir leur ſalaire.

D. Quelle hauteur avoient ces deux colonnes ?

R. Dix-huit coudées.

D. Combien avoient-elles de tour ?

R. Douze coudées.

D. Combien avoient-elles d'épaiſſeur ?

R. Quatre doigts.

D. Où avez-vous été reçu ?

R. Dans une loge réglée & parfaite.

D. Comment s'appelle cette loge ?

R. La loge de St. Jean.

Il faut toujours répondre ainſi lorſqu'on vous *catéchiſe*, parce que c'eſt le nom de toutes les loges. Mais quand les freres qui ſe connoiſſent s'entretiennent enſemble, ils diſtinguent les différentes loges d'une même ville, par le nom du maître.

D. Où eſt-elle ſituée ?

R. Dans la vallée de Joſaphat en terre ſainte.

D'autres répondent, *au ſommet d'une grande montagne, & au fond d'une grande vallée, où jamais coq n'a chanté, femme n'a babille, lion n'a rugi ; en un mot, où tout eſt tranquille, comme dans la vallée de Joſaphat.* Expreſſions figurées pour marquer la concorde & la paix qui regnent dans les aſſemblées maçonnes, & le ſoin que l'on prend d'en exclure les femmes.

D. Comment voyagent les apprentis & les compagnons? *Ou*, d'où venez-vous?

R. De l'occident vers l'orient.

C'eſt que le récipiendaire entre par la porte d'occident, & qu'on le fait avancer en trois temps vers celle d'orient, où eſt le maître de la loge; voyez ci-deſſus pag. 46. Sur quoi il faut obſerver que l'auteur du *ſecret des Francs-Maçons* a oublié de remarquer que le premier temps, ou le premier pas, ſe fait de la porte d'occident à l'équerre; le ſecond, de l'équerre à la lettre G; & le troiſieme, de la lettre G au compas, toujours les pieds en équerre.

D. Pourquoi?

R. Pour aller chercher la lumiere.

D. Comment voyagent les maîtres? *ou* d'où venez-vous?

R. du maître. De l'orient vers l'occident; *ou* de l'orient, pour aller dans toutes les parties de la terre.

D. Pourquoi?

R. du maître. Pour répandre la lumiere.

D. Si un de vos freres étoit perdu, où le trouveriez-vous?

R. Entre l'équerre & le compas.

D. Quel eſt le nom d'un maçon?

R. du maître. Gabaon.

Quelques-uns diſent *gabaon*, mais mal.

D. Et celui de ſon fils ?

R. du maître. Lufton.

Prononcez *loufton*. Cette prononciation eſt cauſe que quelques-uns, & ſur-tout les François, diſent & écrivent *louveteau ;* mais c'eſt une faute.

D. Quel privilege le fils d'un maçon a-t-il en loge ?

R. du maître. D'être reçu avant tout autre, même avant une tête couronnée.

D. Lorſqu'un maçon ſe trouve en danger, que doit-il dire & faire pour appeller ſes freres à ſon ſecours ?

R. Il doit mettre les mains jointes ſur ſa tête, les doigts entrelacés, & dire : *à moi, les enfants* (ou *fils*) *de la veuve.*

D. Que ſignifient ces mots ?

R. Comme la femme d'Hiram demeura veuve quand ſon mari eut été maſſacré, les maçons qui ſe regardent comme les deſcendants d'Hiram, s'appellent *fils* (ou *enfants*) *de la veuve.*

D. Quel eſt le *mot de paſſe* de l'apprenti ?

R. Tubulcain.

D. Celui du compagnon?

R. Schibboleth.

D. Et celui du maître?

R. du maître. Giblim.

Ces trois *mots de paſſe* ne ſont guere en uſage qu'en France, & à Francfort ſur le Mein. Ce ſont des eſpeces de *mots du guet*, qu'on a introduits pour s'aſſurer d'autant mieux des freres que l'on ne connoît point.

Quelques-uns prétendent que les maîtres s'entredemandent auſſi le mot de maître, qui eſt *mak-benak*: mais ſi cela ce fait, c'eſt un abus. On évite au contraire, autant qu'il ſe peut, de prononcer ce mot, parce qu'on le regarde en quelque ſorte comme ſacré. Les ſeules occaſions où on le prononce, ſont la réception du maître, qui a été décrite, & lorſqu'on examine un frere viſiteur, qui eſt entré dans la loge en s'annonçant comme maître, voyez ci-après les *remarques*.

D. Quel eſt la peine du profane qui ſe gliſſe dans la loge?

R. On le met ſous une gouttiere, une pompe ou une fontaine, juſqu'à ce qu'il ſoit mouillé depuis la tête juſqu'aux pieds.

D. Où tenez-vous le ſecret des Francs-Maçonnes.

R. Dans le cœur.

D. En avez-vous la clef?

R. Oui.

D. Où la tenez-vous?

R. Dans une boîte d'ivoire.

Cette *clef*, c'eſt la langue; & la *boîte d'ivoire*, les dents.

Queſtion que l'on ajoute à quelques-unes des précédentes, lorſqu'un Franc-Maçons étranger demande à être admis dans une loge.

D. D'où venez-vous?

R. De la loge de St. Jean.

On a vu ci-deſſus la raiſon de cette réponſe.

D. Qu'apportez-vous?

R. Bon accueil au frere viſiteur.

On appelle *freres viſiteurs*, les Francs-Maçons qui ne ſont point *membres* de la loge où ils ſe préſentent.

D. N'apportez-vous rien de plus?

R. Le grand-maître de la loge vous ſalue par trois fois trois.

S'il eſt chargé de quelque commiſſion de la part d'une autre loge, il s'en acquitte après cette réponſe.

Voilà beaucoup plus de queſtions qu'on n'en fait jamais à aucun Franc-Maçon : je doute même qu'il y ait un ſeul maître *qui les ſache toutes. Il pourroit arriver cependant que l'on en fît d'autres ſur les cérémonies de la réception, ſur les deſſeins des loges, ſur ce qui ſe pratique dans les aſſemblées, &c. Mais ſi celui que l'on interroge eſt Franc-Maçon, il lui ſera aiſé de ſatisfaire à toutes ces queſtions ; & s'il ne l'eſt pas, il peut s'inſtruire amplement par le moyen de ce livre.*

SERMENT

Que font les Francs-Maçons à leur premiere réception, en tenant la main ſur l'évangile.

Foi de gentilhomme (20), je promets & je m'oblige devant Dieu, &

(20) On a dit ci-deſſus que c'eſt le titre que ſe donnent tous les Francs-Maçons, nobles ou non

cette honorable compagnie, de ne jamais révéler les ſecrets des maçons & de la maçonnerie, ni d'être la cauſe directe ou indirecte, que ledit ſecret ſoit révélé, gravé, imprimé en quelques langues & en quelques caracteres que ce ſoit. Je promets auſſi de ne jamais parler de maçonnerie qu'à un frere, après un juſte examen. Je promets tout cela, ſous peine d'avoir la gorge coupée, la langue arrachée, le cœur déchiré; le tout pour être enſeveli dans les profonds abymes de la mer; mon corps brûlé & réduit en cendres, & les cendres jetées au vent, afin qu'il n'y ait plus de mémoire de moi parmi les hommes, ni les maçons.

Voilà quel eſt la ſubſtance du ſerment: le ſens en eſt toujours le même, quoiqu'il puiſſe y avoir quelque différence dans les termes. Par exemple, dans un endroit que je ne nommerai point, parce que les loges y ſont interdites, au lieu de dire, je m'oblige devant Dieu, *on dit*, devant le grand architecte de l'univers. *Ainſi du reſte.*

LE CHIFFRE DES *FRANCS-MAÇONS.*

ON voit par la planche gravée que ce chiffre eſt compoſé de deux figures différentes, dont l'une eſt formée par quatre lignes, qui en ſe coupant à angles droits, forment neuf caſes, ou loges. Il n'y a que la caſe du milieu qui ſoit entiérement fermée : les autres ſont ouvertes, ou d'un côté, ou des deux ; & le côté ou les côtés de l'ouverture ſont différents dans toutes.

On écrit dans cette figure les lettres de l'alphabet, deux dans chaque caſe ; cela mene juſqu'au *t*.

On trace enſuite la ſeconde figure, qui n'eſt compoſée que de deux lignes en ſautoir. Cela forme quatre angles qui ſe joignent par le ſommet, & qui ſont tous poſés différemment. C'eſt dans ces angles qu'on écrit les lettres *u*, *x*, *y*, *z*.

Lorſqu'on veut ſe ſervir de ce chiffre, on trace la figure de la caſe, ou de l'angle, qui renferme la lettre dont on a beſoin. Et comme dans la premiere figure qui va de l'*a* juſqu'au *t*, les lettres ſe trouvent deux à deux dans chaque caſe, & qu'il s'agit de diſtinguer la ſeconde lettre d'avec la premiere; on obſerve, lorſqu'on veut exprimer la ſeconde lettre, de mettre un point dans la figure qui répreſente la caſe. Ainſi, lorſqu'il me faut un *i*, qui ſe trouve dans la caſe du milieu, je trace une caſe carrée, fermée des quatre côtés: ſi c'eſt une *l*, je trace la même caſe, & je mets un point au milieu. Si j'ai beſoin d'un *c*, je trace une caſe ouverte par en haut; & s'il me faut un *d*, la même caſe avec un point: ainſi du reſte. Ceci n'a lieu que pour les lettres de la premiere figure; car pour celles de la ſeconde, comme elle y ſont une à une, on ne fait que tracer la figure de l'angle qui les contient.

Après ces éclairciſſements, on comprendra ſans peine l'exemple de la planche, où ces mots; *le chiffre des*

Francs-Maçons rendu public, ſont écrits en chiffres maçons.

L'alphabet que l'on voit ici eſt fait pour les François, qui n'emploient ni le *k*, ni le *W*. Il eſt facile de l'étendre aux autres langues en y ajoutant ces deux lettres & même l'*v* conſonne : il n'y a qu'à placer trois lettres dans une ou dans deux caſes, & mettre deux point au lieu d'un, lorſqu'on aura beſoin de la troiſieme lettre.

Si meſſieurs les Francs-Maçons changent leur chiffre, comme ils y ſeront ſans doute obligés, pour ne plus expoſer leurs myſteres à la profanation, je puis leur en apprendre un qui eſt démonſtrativement indéchiffrable. Il a de plus cette propriété ſinguliere, que tout le monde peut en ſavoir la méthode, & avoir les mêmes tables dont il faut ſe ſervir, & que cependant il n'y a que la perſonne à qui l'on écrit, qui puiſſe déchiffrer la lettre.

SIGNES,

ATTOUCHEMENTS ET MOTS

DES FRANCS-MAÇONS.

COmme les ſignes, les mots & les attouchements n'ont pas toujours été rapportés dans ce recueil avec tout le ſoin requis, j'ai cru devoir en donner une deſcription exacte, & en expliquer le véritable uſage. On ſera bien aiſe d'ailleurs de les trouver ici tous raſſemblés pour n'avoir pas la peine de les aller chercher en différents endroits du livre.

Pour les apprentis.

Le premier *ſigne* que ſe font les apprentis, eſt le *guttural*. On porte la main droite au côté gauche du cou ſous le menton. Il faut que la main ſoit poſée horizontalement, les 4 doigts étendus & ſerrés, & le pouce (21)

(21) L'auteur du *ſecret des Francs-Maçons* dit que le pouce doit être élevé perpendiculairement; mais il ſe trompe.

abaiſſé, de façon qu'elle forme une eſpece d'équerre. Voilà le premier temps. Le ſecond conſiſte à retirer la main ſur la même ligne, au côté droit de la gorge; & pour le troiſieme, on laiſſe retomber la main ſur la cuiſſe en frappant ſur la baſque de l'habit. Tout cela ſe doit faire d'un air dégagé, ſans trop marquer les trois temps; on ne les diſtingue ici que pour faire mieux comprendre le ſigne.

Si celui à qui on fait le ſigne eſt auſſi Franc-Maçon, & qu'il ne ſoit qu'apprenti, il répete le ſigne; & s'il eſt compagnon ou maître, il lui eſt libre de répondre, ou par le ſigne *pectoral*, ou par celui d'apprenti. Cela fait, le premier s'approche & lui appuie le pouce droit ſur la premiere jointure (22) de l'*index* (ou premier doigt) de la main droite. C'eſt l'*attouchement*; on l'appelle le ſigne *manuel*. Le ſecond frere le répete, avec cette différence, que s'il eſt compagnon, ou maître, il

(22) C'eſt celle qui joint le doigt à la main.

appuie ſon pouce ſur la jointure du ſecond doigt de l'apprenti. Dans la régle, on ne devroit répondre que par le ſigne d'apprenti, parce que celui qui interroge peut n'être que frere ſervant, & qu'en lui répondant autrement, on court riſque de lui découvrir le ſigne du compagnon ou du maître. Après le ſigne ils épellent enſemble le mot *jakin*, de la façon qu'on l'a expliqué dans le catéchiſme.

Le *mot de paſſe* des apprentis eſt *tubulcain*. Ces mots de paſſe, tant des apprentis que des compagnons & des maîtres, ne ſont pas d'un uſage général.

Pour les compagnons.

Le *ſigne* du compagnon conſiſte à porter la main droite ſur la poitrine, & à l'endroit du cœur, les quatre doigts étendus & ſerrés, le pouce écarté à peu près en équerre, & le bras éloigné du corps, afin de faire avancer le coude. C'eſt le *pectoral*. On s'en ſert auſſi en loge lorſqu'on a quelque choſe à dire qui concerne l'ordre,

& ſur-tout lorſqu'on s'adreſſe au *vénérable.*

L'*Attouchement* eſt le même que celui des apprentis, avec cette différence qu'il ſe fait ſur le ſecond doigt.

Le *mot* eſt *boaz*, qu'on épelle & qu'on prononce *jakin.*

Le *mot de paſſe* eſt *ſchibboleth.*

Pour les maîtres.

Les maîtres emploient le même *ſigne*, le même *attouchement* & le même *mot* que les compagnons.

Leur *mot de paſſe* eſt *giblim.*

Il y a pourtant un *mot*, un *attouchement* & un *ſigne* particuliers aux maîtres.

Le *mot* eſt *mak-benak;* mais il eſt rare qu'on le faſſe prononcer, parce qu'on le regarde comme ſacré. On ne s'aviſe guere non plus d'en venir à l'*attouchement* de maître, qui ſe fait en paſſant le pouce droit entre le pouce droit & le premier doigt de celui que l'on touche, & en lui embraſſant le dedans du poignet avec les autres quatre doigts, écartés & un peu pliés

en forme de ſerre, de façon que le doigt du milieu appuie ſur le dedans du poignet : on ſe joint enſuite corps à corps, & on s'embraſſe comme je l'explique ci-deſſous, pag. 136, 137.

Le *ſigne* du maître eſt de faire l'équerre avec la main, de la façon qui a déjà été expliquée pluſieurs fois; de l'élever horizontalement à la hauteur de la tête, & d'appuyer le bout du pouce ſur le front; & de la deſcendre enſuite dans la même poſition au-deſſous de la poitrine, en mettant le bout du pouce dans le creux de l'eſtomac. Mais ce ſigne n'eſt d'uſage qu'en loge, & ſeulement à la réception des maîtres. Il n'a pas été exactement expliqué ci-deſſus page 88.

Outre ces *ſignes*, il y en a encore un, mais dont on fait peu d'uſage hors des loges, quoiqu'il ſerve indifféremment aux aperentis, aux compagnons & aux maîtres. C'eſt le *pédeſtral*. On le fait en mettant les deux talons l'un contre l'autre, & en écartant le bout des pieds, de façon qu'ils forment une équerre.

REMARQUES

Sur divers uſages de la Maçonnerie.

1. IL y a des freres qui, dans les lettres qu'ils écrivent, mettent une équerre, un compas, ou quelqu'autre ſymbole de l'ordre, au-deſſus ou deſſous, ou à côté de leur ſignature. C'eſt ainſi qu'en a uſé l'auteur de l'épître dédicatoire du *ſecret des Francs-Maçons.* Mais c'eſt un abus introduit par l'ignorance ou par l'oſtentation des novices. Un Franc-Maçon bien inſtruit, qui écrit à un frere, ne doit employer que cette formule, *je vous ſalue par le nombre ordinaire*, & y joindre trois *&c. &c. &c.* Ce nombre ordinaire eſt le nombre de *trois.* On ſait que les Francs-Maçons, en loge & à table, font tout par trois. Mais quand c'eſt une loge qui écrit à une autre, alors on ajoute quelqu'un des ſymboles dont j'ai parlé, & de plus on écrit en équerre l'inſcription

ou la tête de la lettre, comme on voit ici le mot de *monſieur*,

MON
SIEUR

II. Les *freres-ſervants* ne deviennent non-ſeulement jamais maîtres, comme il eſt dit dans le *ſecret des Francs-Maçons*, mais même ils ne peuvent jamais devenir compagnons.

Dans chaque loge il y en a toujours un au moins. Il eſt le *bedeau* de la loge.

III. Pour être ce qu'on appelle *membre de loge*, il faut avoir ſa demeure dans le lieu où la loge eſt établie, & fournir aux contributions qui ſe font tous les mois, & tous les jours d'aſſemblée. Ceux-là ſeuls peuvent aſpirer aux dignités. Ordinairement on eſt membre de la loge où l'on a été reçu : mais on peut pourtant devenir membre d'une autre loge, ſur-tout lorſqu'on change de lieu.

IV. Voici l'examen qu'on fait ſubir à un *frere viſiteur*, qui s'annonce à la loge

loge comme *maître*. Il frappe trois coups à la premiere porte, & lorſqu'on lui a ouvert, il dit : *je ſuis frere & maître*. Un des apprentis, qui font la garde à la porte, l'annonce à la loge ; & auſſi-tôt le maître de la loge envoie un des deux ſurveillants pour l'examiner ſur le catéchiſme, ſur l'attouchement du poignet, & ſur ce qu'on appelle *les cinq points de la maîtriſe*, qui ſont de ſe joindre pied contre pied, genou contre genou, poitrine contre poitrine, joue contre joue ; de ſe paſſer réciproquement le bras gauche par-deſſus l'épaule, & de s'appuyer la main gauche en forme de ſerre ſur le dos. [Ce ſont les cérémonies qui ſe pratiquent à la réception du maître.] Si le frere viſiteur ſatisfait à tout, on l'introduit dans la loge, & on en fait ſortir tous les apprentis & les compagnons, de ſorte qu'il n'y reſte que des maîtres. Le maître de la loge ordonne alors au même ſurveillant de faire répéter à l'étranger les attouchements qu'on lui a fait faire dans l'antichambre, après quoi il lui dit lui-même de

prononcer le mot de maître. [Ce mot, comme on ſait, eſt *mak-benak* (23), & ſe prononce moitié à l'oreille droite, & moitié à la gauche. Dans la regle on ne le prononce jamais que dans cette occaſion, & à la réception d'un maître.] Cela fait, le maître étranger eſt reconnu pour tel, & traité avec toute cordialité poſſible.

V. La maniere dont les Francs-Maçons aſſiſtent leurs pauvres, mérite d'être rapportée. Ils ne font aucune différence à cet égard, entre les étrangers, & ceux de la ville même. Il n'eſt pas néceſſaire, non plus, que les premiers aient des lettres de recommandation, ou qu'ils ſoient connus; il ſuffit qu'ils ſoient en état de ſoutenir l'examen. Si c'eſt un étranger, il ſe préſente à la loge, & frappe trois coups à la premiere porte, de la même maniere que cela ſe pratique pour la réception d'un apprenti. Les deux derniers ap-

(23) C'eſt ainſi qu'il faut l'*épeller*, & non pas avec deux c.

prentis (24), qui ſe tiennent à la porte l'épée à la main, lui ouvrent & lui demandent *qui il eſt, & ce qu'il veut.* Il répond : *je ſuis frere, & je veux entrer.* On l'introduit dans l'antichambre, & l'un des deux apprentis ſe détache pour aller dire au maître de la loge qu'il eſt arrivé un étranger. Sur cela, le maître ordonne à l'un des ſurveillants de ſuivre l'uſage de l'ordre, qui conſiſte dans un rigoureux examen ſur les ſignes, les attouchements, les mots & le catéchiſme. Quand le ſurveillant eſt bien convaincu que celui qui ſe préſente eſt un frere, il le mene dans la chambre de l'aſſemblée, où il eſt reçu avec diſtinction & avec amitié. Alors l'étranger expoſe ſes beſoins, & demande quelques ſecours, en s'adreſſant, non au maître ſeul, mais à toute la compagnie ; & auſſi-tôt le maître ordonne au tréſorier de lui donner la ſomme fixée par les ſtatuts, qui

(24) Il y a des loges où la premiere porte eſt gardée par deux freres-ſervants, & la ſeconde par deux apprentis.

peut aller à quatre ou cinq ducats, & qui ſe tire de la caiſſe commune. Cette caiſſe s'appelle *la caiſſe des pauvres*. On y met en réſerve pour de pareilles aumônes, l'argent que les récipiendaires donnent le jour de leur entrée. Si la ſomme dont j'ai parlé ne ſuffit point à l'étranger, il prie la loge de lui en accorder davantage, & alors le maître fait faire en ſa préſence une quête dans l'aſſemblée.

Dans les endroits où les loges ne ſont pas publiques, il faut qu'un étranger qui ſe trouve dans le beſoin, tâche, par le moyen des ſignes, de découvrir quelque frere. Lorſqu'il en a trouvé un, celui-ci eſt obligé de lui enſeigner la maiſon du grand-maître. L'étranger s'y rend, & après avoir ſubi l'examen, le maître envoie le bedeau de la loge faire une collecte chez tous les freres, & remet à l'étranger l'argent qui a été recueilli.

Cette obligation, d'exercer la charité, eſt une des maximes fondamentales de l'ordre, dont on jure l'obſervation, & qu'on a ſoin de répéter tou-

tes les fois que l'on tient loge. Elle eſt cependant aſſez mal obſervée, s'il en faut croire certains Francs-Maçons. J'en connois même qui m'ont dit avoir trouvé des freres, qui pour ne pas être obligés de mettre la main à la bourſe, feignoient de n'être point de la ſociété. Je ſuis perſuadé que ceux qui me parloient ainſi avoient leurs raiſons: mais je ne doute pas que les autres n'euſſent auſſi les leurs, & je les trouverois fort à plaindre d'être obligés de nourrir tous les fainéants que le bruit de leur charité attire dans l'ordre.

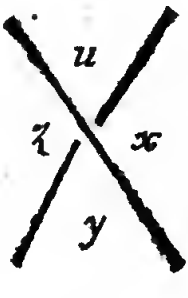
VI. Le titre de *maître de loge*, & celui de *grand-maître*, ſe confondent fort ſouvent lorſqu'on parle d'une loge aſſemblée. Cela vient de ce qu'il y a pluſieurs *maîtres* dans une loge, & que pour les diſtinguer de celui qui préſide, on nomme quelquefois celui-ci le *grand-maître*, dont effectivement il repréſente la perſonne. Mais cela n'empêche pas qu'on ne s'entende. Tout le monde ſait qu'il n'y a qu'un *grand-maître* pour chaque pays, & que les chefs des loges particulieres ne ſont que *maîtres de loge*.

VII. Ce qu'on appelle proprement la *loge*, c'eſt-à-dire, les figures crayonnées ſur le plancher les jours de réception, doit être *crayonnée* à la lettre; & non pas peint ſur une toile, que l'on garde exprès pour ces jours-là dans quelques loges: cela eſt contre la regle.

A propos de ces figures, je remarquerai que quelques-uns mettent un *globe*, au lieu de la *ſphere*, que j'ai fait repréſenter dans le *véritable plan de la loge des apprentis*. Il eſt rare même que d'un pays ou d'une ville à l'autre, il n'y ait quelque petite différence dans le choix ou dans l'arrangement de ces ſymboles. Mais les deſſeins que j'ai fait graver ſont les plus conformes à l'ancien inſtitut.

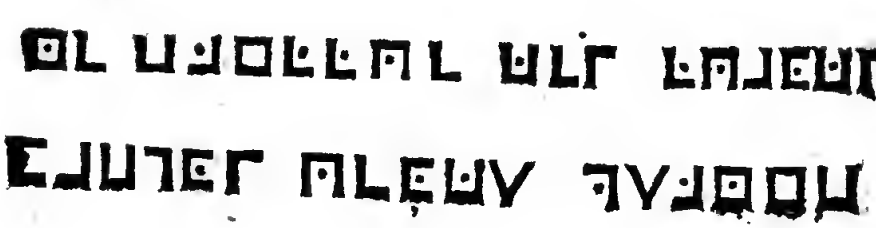
FIN.

a b	c d	e f
g h	i l	m n
o p	q r	ſ t



BIBLIOTECA NAZIONALE I.E. III - NAPOLI

Le chiffre des Francs-Maçons rendu public.



CHANSONS

CHANSONS

DE LA

TRÈS-VÉNÉRABLE CONFRÉRIE

DES

FRANCS-MAÇONS,

Précédées de quelques pieces de Poéſie.

NORMA MORUM.

FIDE Deo, diffide tibi, fac propria, caſtas
Funde preces, paucis utere, magna fuge.
Multa audi, dic pauca, tace abdita, diſce minori
Parcere, majori cedere, ferre parem.
Tolle moras, minare nihil, contemne ſuperbos,
Fer mala, diſce Deo vivere, diſce mori.

TRADUCTION EN VERS,

Par Mr. GOBIN.

Ne point préſumer de ſoi-même,
S'appuyer ſur l'Etre ſuprême,
Ne former que d'utiles vœux,
Se contenter du néceſſaire,
Ne ſe mêler que d'une affaire,
C'eſt le ſûr moyen d'être heureux :
Les grands emplois ſont dangereux.
Ne point révéler de myſtere,
Tout entendre, mais peu parler ;
Sentir ſon avantage & ne point accabler
Celui ſur qui nous avons la victoire,
Savoir céder aux grands, ſupporter ſes égaux ;
Mépriſer l'orgueilleux, fût-il couvert de gloire ;
Ne s'étonner de rien, ſoutenir tous les maux,
Quoique l'adverſité nous bleſſe,
Sans nous troubler & ſans ennui ;
Bannir tout genre de pareſſe ;
Et pour le dire enfin, la plus haute ſageſſe
Eſt, en vivant pour Dieu, de mourir avec lui.

APOLOGIE
DES FRANCS-MAÇONS;

Par frere PROCOPE, *Médecin & Franc-Maçon.*

QUOI! mes freres, ſouffrirez-vous
Que notre auguſte compagnie
Soit ſans ceſſe expoſée aux coups
De la plus noire calomnie?
Non, c'eſt trop endurer d'injurieux ſoupçons;
Souffrez qu'à tous ici ma voix ſe faſſe entendre;
Permettez-moi de leur apprendre
Ce que c'eſt que les Francs Maçons.

Les gens de notre ordre toujours
Gagnent à ſe faire connoître,
Et je prétends, par mes diſcours,
Inſpirer le déſir d'en être.
Qu'eſt-ce qu'un Franc-Maçon? en voici le portrait:
C'eſt un bon citoyen, un ſujet plein de zele;
A ſon prince, à l'état fidele,
Et de plus, un ami parfait.

Chez nous regne une liberté,
Toujours ſoumiſe à la décence;

Nous y goûtons la volupté,
Mais ſans que le ciel s'en offenſe.
Quoiqu'aux yeux du public nos plaiſirs ſoient ſecrets,
Aux plus auſteres loix l'ordre ſait nous aſtreindre;
Les Francs-Maçons n'ont point à craindre,
Ni les remords, ni les regrets.

Le but où tendent nos deſſeins,
Eſt de faire revivre Aſtrée,
Et de remettre les humains
Comme ils étoient du temps de Rhée.
Nous ſuivons tous des ſentiers peu battus,
Nous cherchons à bâtir, & tous nos édifices
Sont, ou des priſons pour les vices,
Ou des temples pour les vertus.

Je veux, avant que de finir,
Nous diſculper auprès des belles,
Qui penſent devoir nous punir
Du refus que nous faiſons d'elles.
S'il leur eſt défendu d'entrer dans nos maiſons,
Cet ordre ne doit pas exciter leur colere:
Elles nous en loueront, j'eſpere,
Lorſqu'elles ſauront nos raiſons.

Beau ſexe, nous avons pour vous,
Et du reſpect, & de l'eſtime;
Mais auſſi nous vous craignons tous,
Et notre crainte eſt légitime.

Hélas ! on nous apprend pour premiere leçon,
Que ce fut de vos mains qu'Adam reçu la pomme
Et que ſans vos attraits tout homme
Seroit peut-être un Franc-Maçon.

QUATRAIN,

Par Frere RICAUT.

POUR le public un Franc-Maçon
Sera toujours un vrai problême,
Qu'il ne ſauroit réſoudre à fond,
Qu'en devenant maçon lui-même.

LES FRANCS-MAÇONS,

SONGE.

ILLUSTRE Franc-Maçon, dont le cœur trop diſcret
Refuſe à l'amitié le tribut d'un ſecret,
Apprends que j'ai percé les ombres du myſtere,
Ecoute le récit d'un ſonge qui m'éclaire.

Avant que le dieu du repos
Répandît ſur mes yeux ſes humides pavots,

Frappé de la brillante image
De ces ſiecles heureux ſouſtraits à l'eſclavage,
De la frivole vanité
Je regrettois ces jours où l'homme vraiment ſage,
Et peu jaloux d'une vaine ſplendeur,
Par la ſeule vertu décidoit la grandeur.
S'eſt il donc écoulé pour ne plus reparoître,
Cet ange plein d'attraits?
Le ciel ſenſible à mes regrets,
Ne le fera-t-il pas renaître?

Je ſoupirois encor, quand un ſonge charmant,
Sur les pas du ſommeil, dans ce ſombre moment,
Fit à mon déſeſpoir ſuccéder l'eſpérance:
« Ce temps heureux peut revenir;
» Mes loix vont régner ſur la France,
» Le préſent me répond d'un heureux avenir.
C'étoit la voix de la nature.
Mille graces ſans fard compoſoient ſa parure;
Les innocents plaiſirs, les vertus ſur ſes pas,
Fixoient les cœurs heureux qu'attiroient ſes appas.
Suis-moi, dit la déeſſe; & que ton cœur admire
Le rapide progrès de mon naiſſant empire.
Pour payer tes déſirs, je dévoile à tes yeux
Un ſpectacle enchanteur, préparé pour les dieux.
Arrête tes regards, & que ton cœur contemple
Mes fideles ſujets aſſemblés dans mon temple.

Là, tous les cœurs unis, ſans gêner leurs déſirs,
Font germer les vertus dans le ſein des plaiſirs.
Au tumulte des cours ils préferent mes fêtes;
C'eſt ici que l'on voit les plus ſuperbes têtes
Dépoſer leurs grands noms au pied de mes autels;
Et malgré la fierté qu'inſpire la fortune,
Ses favoris rangés ſous une loi commune,
Donner le nom de frere au moindre des mortels.
Voilà ſur les humains ma plus belle victoire:
Elle rappelle aux grands la loi d'égalité,
Et fait fouler aux pieds l'idole de la gloire.
Victime d'une aimable & noble liberté;
Liberté qui n'a rien d'une injuſte licence,
Qui des rois & des dieux fait reſpecter les droits.
Mon regne a conſacré la juſte dépendance
Qu'impoſe le pouvoir & des dieux & des rois.
Ne t'étonne donc plus de l'heureuſe harmonie
Qu'enfante l'unité de ce brillant accord;
La troupe que tu vois, par mes ſoins réunie,
A choiſi pour ſes loix les mœurs du ſiecle d'or,
Si le ſexe eſt banni, qu'il n'en ait point d'alarmes,
Ce n'eſt point un outrage à ſa fidélité:
Mais je crains que l'amour, entrant avec les charmes,
Ne produiſe l'oubli de la fraternité.
Noms de frere & d'ami ſeroient de foibles armes
Pour garantir les cœurs de la rivalité:
Dans le ſexe charmant trop *d'amabilité*
Exige des ſoupirs & quelquefois des larmes;
Au plaiſir d'être amis nuiroit la volupté.

C'en eſt aſſez, dit l'aimable déeſſe;
Tu connois mes enfants, je ne t'ai rien celé;
Juge, par le ſecret que je t'ai révélé,
Si j'exige des cœurs une auſtere ſageſſe.
Pour confondre un vain peuple & de folles rumeurs,
Des freres outragés va publier les mœurs,
Et ne ſoupçonne point d'énigme imaginaire.
Leurs ſignes ne ſont rien pour être reconnus,
Ils n'ont d'autres ſignaux que ceux de leurs vertus,
S'il eſt quelque ſecret, c'eſt aux yeux du vulgaire,
Pour qui tant de vertu fut toujours un myſtere.
A ces mots diſparut le ſonge & le ſommeil.
Permettez, Francs-Maçons, qu'à l'inſtant du réveil,
Je cherche à vous faire connoître.
Ne redoutez point les revers;
Illuſtres citoyens, vous n'avez qu'à paroître,
Pour ranger ſous vos loix la France & l'univers.

CHANSON DES MAITRES.

Premier couplet ; ſeul.

Tous de concert, chantons
A l'honneur de nos maîtres ;
A l'envi célébrons
Les faits de leurs ancêtres :
Que l'héco de leurs noms
Frappe la terre & l'onde,
Et que l'art des maçons
Vole par-tout le monde.

CHŒUR.

A l'art royal, pleins d'une noble ardeur,
Ainſi qu'à ſes ſecrets rendons hommage :
Tout bon maçon les garde dans le cœur,
Et de l'ancienne loge ils ſont le gage.

Autres couplets ; ſeul.

Les rois les plus puiſſants
Que vit naître l'Aſie,
Savoient des bâtiments
La juſte ſymmétrie ;

Et des princes maçons,
Marqué dans l'écriture,
Aujourd'hui nous tenons
La noble architecture.

Le chœur répete à chaque couplet
A l'art royal, &c.

Par leur poſtérité,
L'art royal dans la Grece
Parut dans ſa beauté,
Dans ſa délicateſſe;
Et peu de temps après,
Vitruve, ſavant homme,
L'accrût avec ſuccès
Dans la ſuperbe Rome.

De là tout l'occident
Reçut cette ſcience,
Et principalement
L'Angleterre & la France,
Où parmi les loiſirs
D'une agréable vie,
On jouit des plaiſirs
De la maçonnerie.

Nous qui voyons ces temps,
Ces heureux temps, mes freres,
Et ce nectar charmant
Remplir ſouvent nos verres,

Bénissons à jamais
Du monde l'architecte
Qui joint à ses bienfaits
Ce jus qui nous humecte.

CHANSONS
DES SURVEILLANTS.

Premier couplet ; seul.

ADAM à sa postérité
Transmit de l'art la connoissance;
Et Caïn, par l'expérience,
En démontra l'utilité,
C'est lui qui bâtit une ville
Dans un pays de l'orient,
Où l'architecture civile
Prit d'abord son commencement.

CHŒUR.

De notre art chantons l'excellence;
Ses secrets font notre bonheur :
Exaltons sa magnificence,
Qui des rois montre la grandeur,

Autres couplets ; ſeul.

Jubal, le pere des paſteurs,
Fut le premier qui fit des tentes,
Où paiſible il vivoit des rentes
De ſes innocentes ſueurs.
Cette architecture champêtre
Servit depuis pour le ſoldat;
Et les héros que Mars fait naître,
L'embelliſſent de leur éclat.

Jamais Neptune ſur ſes eaux,
De l'architecture navale
N'eût vu la grandeur martiale,
Ni des commerçants les vaiſſeaux,
Si Noé, ſavant patriarche,
Eclairé par le Tout-Puiſſant,
De ſa main n'eût de la belle arche
Conſtruit le vaſte bâtiment.

Les mortels devenant nombreux,
Auſſi-tôt on vit l'injuſtice
Joindre à la force l'artifice
Pour opprimer les malheureux:
Le foible alors pour ſe défendre
Contre Nemrod, fier conquérant,
Entre ſes forts alla ſe rendre,
Et lui réſiſta vaillamment.

Le mépris du divin amour
Fit que les hommes fanatiques
Bientôt après firent des briques
Pour Babel la fameuſe tour :
La différence du langage
Vint déconcerter ces maçons,
Qui renoncerent à l'ouvrage,
Contents d'habiter des maiſons.

Moïſe, par le ciel *guidé* (25),
Bâtit l'auguſte ſanctuaire,
Où des vérités la lumiere
Par l'oracle étoit *annoncé*.
Dès-lors la ſainte architecture
Pour l'idole étoit *profanée*
Et ſa magnifique ſtructure
Charmoit le mortel *étonné*.

Le pacifique Salomon
Avoit de ſon temps l'avantage
D'être des hommes le plus ſage,
Et le plus excellent maçon :
Il érigea de Dieu le temple,
Qui fut le chef-d'œuvre de l'art ;
Et tous les rois, à ſon exemple,
Furent maçons de toute part.

(25) On prie le poëte (Franc-Maçon ſans doute) de faire accorder ici les regles de la grammaire avec celles de la poéſie.

De l'art toute la *majeſté*,
En Grece, en Egypte, en Sicile,
A Rome, en France, en cette ville,
De là fut après *tranſporté*.
Aujourd'hui nous paſſons l'Aſie
Par la beauté des bâtiments;
Et mieux qu'elle avec l'embroiſie
Nous buvons des vins excellents.

On reprend le chœur.

CHANSON
DES COMPAGNONS.

Premier couplet, ſeul.

ART divin, l'Etre ſuprême
Daigna te donner lui-même
Pour nous ſervir de remparts:
Que dans notre illuſtre loge
Soit célébré ton éloge,
Qu'il vole de toutes parts.

CHŒUR.

Que dans notre illuſtre loge
Soit célébré ton éloge,
Qu'il vole de toutes parts.

Autres couplets ; ſeul.

Soit que loin Phébus recule,
Soit que de près il nous brûle,
Toujours cet art nous défend.
C'eſt par la géométrie
Que la noble ſymétrie
Des cinq beaux ordres dépend.

Faiſons retentir ſa gloire,
Honorons-en la mémoire
Par nos vers & nos chanſons ;
Que le jus de la vendange
Se répande à ſa louange
Parmi les bons compagnons.

CHANSON DES APPRENTIS.

Premier couplet.

FRERES & compagnons
De la maçonnerie,
Sans chagrin juiſſons
Des plaiſirs de la vie,

Munis d'un rouge bord,
Que par trois fois un ſignal de nos verres
Soit une preuve que d'accord
Nous buvons à nos freres.

Le monde eſt curieux
De ſavoir nos ouvrages ;
Mais tous nos envieux
N'en ſeront pas plus ſages.
Ils tâchent vainement
De pénétrer nos ſecrets, nos myſteres ;
Ils ne ſauront pas ſeulement
Comment boivent les freres.

Ceux qui cherchent nos mots,
Se vantent de nos ſignes,
Sont du nombre des ſots,
De nos ſoucis indignes.
C'eſt vouloir de leurs dents
Prendre la lune dans ſa courſe altiere
Nous-mêmes ſerions ignorants
Sans le titre de frere.

On a vu de tout temps
Des monarques, des princes,
Et quantité de grands,
Dans toutes les provinces,
Pour prendre un tablier,
Quitter ſans peine leurs armes guerrieres,
Et toujours ſe glorifier
D'être connus pour freres.

L'antiquité

L'antiquité répond
Que tout eſt raiſonnable,
Qu'il n'eſt rien que de bon,
De juſte & vénérable
Dans les ſociétés
Des vrais maçons & légitimes freres.
Ainſi buvons à leurs ſantés,
Et vuidons tous nos verres.

Joignons-nous main en main,
Tenons-nous fermes enſemble,
Rendons grace au deſtin
Du nœud qui nous aſſemble,
Et ſoyons aſſurés
Qu'il ne ſe boit ſur les deux hémiſpheres
Point de plus illuſtres ſantés
Que celles de nos freres.

A ce dernier couplet, on dira trois fois la petite repriſe. Voyez ci-deſſous la ſuite.

SUITE DE LA CHANSON

DES APPRENTIS,

*Par le Frere***.*

FRERES & compagnons
De cet ordre ſublime,
Par nos chants témoignons
L'eſprit qui nous aime.

Juſque ſur nos plaiſirs
De la vertu nous appliquons l'équerre,
Et l'art de régler ſes déſirs
Donne le nom de frere.

C'eſt ici que de fleurs
La ſageſſe parée
Rappelle les douceurs
De l'empire d'Aſtrée.
Ce nectar vifs & frais,
Par qui ſouvent s'allument tant de guerres,
Devient la ſource de la paix
Quand on le boit en freres.

Par des moyens ſecrets,
En dépit de l'envie,
Sans remords, ſans regrets,
Nous ſeuls goûtons la vie.
Mais à des biens ſi grands,
En vain voudroit aſpirer le vulgaire;
Nous-mêmes ſerions ignorants
Sans le titre de frere.

Profanes, curieux
De ſavoir nos ouvrages,
Jamais vos foibles yeux
N'auront cet avantage.
Vous tâchez follement
De pénétrer nos plus profonds myſteres;
Vous ne ſaurez pas ſeulement
Comment boivent les freres.

Si par haſard l'ennui
Donne quelques alarmes,
Auſſi-tôt contre lui
Nous chargeons tous [illegible] armes,
Et par l'ardeur d'un feu
Plus pétillant que les foudres guerrieres,
Nous chaſſons bientôt de ce lieu
Cet ennemi des freres.

Buvons tous en l'honneur
Du paiſible génie,
Qui préſide au bonheur
De la maçonnerie.
Dans un juſte rapport;
Que par trois fois un ſignal de nos verres
Soit le ſymbole de l'accord
Qui regne entre les freres.

Joignons-nous main en main;
Tenons-nous ferme enſemble,
Rendons grace au deſtin
Du nœud qui nous aſſemble,
Et que cette unité,
Qui parmi nous couronne les myſteres,
Enchaîne ici la volupté
Dont jouiſſent les freres.

On répete ces deux vers trois fois.

DUO

POUR LES FRANCS-MAÇONS;

Par le frere NAUDOT.

LORSQUE ſous le regne d'Aſtrée
L'innocence guidoit nos pas,
L'on ne voyoit point de combats,
Ni la terre de morts jonchée.
En voici, frere, la raiſon :
Chaque homme étoit un Franc-Maçon.
Tous les petits comme les grands,
Sans nulle plainte ni murmure,
Partageoient également
Les biens que produit la nature.

AUTRE CHANSON.

SUR notre ordre, en vain le vulgaire
Raiſonne aujourd'hui;
Il veut pénétrer un myſtere
Au-deſſus de lui.
Loin que la critique nous bleſſe,
Nous rions de ces vains ſoupçons :
Savoir égayer la ſageſſe,
C'eſt le ſecret des Francs-Maçons.

Bien des gens diſent qu'au grimoire
Nous nous connoiſſons,
Et que dans la ſcience noire
Nous nous exerçons.
Notre ſcience eſt de nous taire
Sur les biens dont nous jouiſſons :
Il faut avoir vu la lumiere
Pour goûter ceux des Francs-Maçons.

Se comporter en toute affaire
Avec équité,
Aimer & ſécourir ſon frere
Dans l'adverſité,
Fuir tout procédé mercenaire,
Conſulter toujours la raiſon,
Ne point ſe laſſer de bien faire,
C'eſt la regle d'un Franc-Maçon.

Accordez nous votre ſuffrage
O ſexe enchanteur !
Tout Franc-Maçon vous rend hommage
Et s'en fait honneur.
C'eſt en acquérant votre eſtime,
Qu'il ſe rend digne de ce nom :
Qui dit un ennemi du crime,
Caractériſe un Franc-Maçon.

Samſon à peine à ſa maîtreſſe
Eut dit ſon ſecret,
Qu'il éprouva de ſa foibleſſe
Le funeſte effet.

Dalila n'auroit pu le vendre,
Mais elle auroit trouvé Samſon
Plus diſcret, & tout auſſi tendre,
S'il avoit été Franc-Maçon.

CHANSON,

Sur l'air *de la Béquille.*

LA lanterne à la main,
En plein jour dans Athene,
Tu cherchois un humain,
Sévere Diogene;
De tous tant que nous ſommes,
Viſite les maiſons;
Tu trouveras des hommes
Dans tous nos Francs-Maçons.

L'heureuſe liberté
A nos banquets préſide;
L'aimable volupté
A ſes côtés réſide;
L'indulgente nature
Unit dans un maçon,
Le charmant Epicure
Et le divin Platon.

Pardonne tendre amour,
Si dans nos aſſemblées
Les nymphes de ta cour
Ne ſont point appellées.
Amour, ton caractere
N'eſt pas d'être diſcret;
Enfant, pourrois-tu taire
Notre fameux ſecret?

Tu fais aſſez de maux,
Sans troubler nos myſteres;
Tu nous rendrois rivaux,
Nous voulons être freres.
Notre chere famille
Redoute les débats
Qu'enfante la béquille
Du pere Barnaba.

Toutefois ne crois pas
Que des ames ſi belles
A voler ſur tes pas
Soient conſtamment rebelles:
Nos ſoupirs ſont l'éloge
Des douceurs de ta loi:
Au ſortir de ſa loge
Tout bon frere eſt à toi.

Mes freres, par ma voix,
Un éleve d'Horace,
Jaloux de votre choix,
Vous demande une place.

De la maçonnerie
Il eſt bien plus épris,
Que de la confrérie
De certains beaux eſprits.

CHANSON,

Sur l'air : *vl'à c'que c'eſt qu'd'aller au bois.*

DANS nos loges nous bâtiſſons :
Vl'à c'que c'eſt qu'les Francs-Maçons,
Sur les vertus nous élevons
Tous nos édifices,
Et jamais les vices
N'ont pénétré dans nos maiſons :
Vl'à c'que c'eſt, &c.

Nos ouvrages ſont toujours bons :
Vl'à c'que c'eſt, &c.
Dans les plans que nous en traçons,
Notre regle eſt ſûre ;
Car c'eſt la nature
Qui guide & conduit nos crayons :
Vl'à c'que c'eſt, &c.

Des autels pompeux nous faiſons ;
Vl'à c'que c'eſt, &c.

Aux

Aux talents nous les conſacrons.
Les muſes tranquilles
Peuplent nos aſyles
De leurs illuſtres nourriçons :
Vl'à c'que c'eſt, &c.

Beautés, pour qui nous ſoupirons,
Vl'à c'que c'eſt, &c.
Vos attraits que nous révérons,
De l'Etre ſuprême
Sont l'image même;
C'eſt lui qu'en vous nous adorons :
Vl'à c'que c'eſt, &c.

Aux profanes nous l'annonçons :
Vl'à c'que c'eſt, &c.
Modérés dans leurs paſſions,
Diſcrets près des belles,
Sinceres, fideles,
Amis parfaits, bons compagnons :
Vl'à c'que c'eſt, &c.

AUTRE pour un Frere viſiteur, ſur l'air : *Nous vivons tous dans l'innocence.*

Tous les plaiſirs de la vie
N'ont que de vains attraits,

Et leur douceur eſt ſuivie
D'amertume & de regrets.
La ſeule maçonnerie
Offre des plaiſirs parfaits.

Par la tranquille innocence
Ce ſéjour eſt habité ;
Du poiſon de la licence
Jamais il n'eſt infecté ;
Et c'eſt toujours la décence
Qui regle la volupté.

C'eſt aſſez que l'on ſoit frere
Pour former les mêmes vœux ;
Sans étude on y ſait plaire,
Sans remords on eſt heureux ;
Et nous goûtons ſur la terre
La félicité des cieux.

Parmi nous point de triſteſſe,
Point d'amis froids & glacés ;
Par le feu de la tendreſſe,
Tous nos cœurs ſont embraſés ;
Nous nous le diſons ſans ceſſe,
Sans jamais le dire aſſez.

A cet arbre favorable
Nous devons notre bonheur :
Que la fleur eſt agréable !
Ah ! que j'aime ſon ardeur ;
Mais ſon fruit, plus délectable,
Vaut cent fois mieux que ſa fleur.

Fruit ſacré, dont l'œil timide
Oſe à peine s'approcher,
Jamais une ame perfide,
A toi ne peut s'attacher;
Les cœurs que la vertu guide,
Seuls ont droit de te toucher.

Quels plaiſirs de voir enſemble
Des freres ſi bien unis?
L'innocence les aſſemble,
Elle en fait de vrais amis:
Sans cette vertu toute ſemble
N'offrir que d'affreux ſoucis

Du maître de cette loge
Chantons l'aimable douceur;
Aucun frere ne déroge
Sous ſon empire enchanteur;
Nos vertus ſont ſon éloge,
Et nos plaiſirs ſon bonheur.

CHANSON,

Qu'un Franc-Maçon peut chanter à table & hors de la loge.

Par le Frere de la TIERCE.

NOÉ, maçon très-vénérable,
Pour éclairer le gere humain,
Prit la grappe, fit le vin,
Liqueur aimable.
Que tout verre ſoit plein
De ce jus délectable :
Par ſes eſprits reſtaurons-nous.
Ah ! qu'il eſt doux ! (26)
En maçons honorons la table.

De notre art cet auguſte pere
Par l'arche triomphe de l'eau,
Qui ne fut point le tombeau
D'un ſeul bon frere.
Il bâtit le tonneau,
La bouteille & le verre,
Et s'écria reſtaurons-nous.
Ah ! qu'il eſt doux !
Et maçons ſuivons la lumiere.

(26) Le chœur répete à chaque couplet: Ah! qu'il eſt doux ; &c.

CHANSON,

Sur l'air : *Prends, ma Philis, prends ton verre.*

CHŒUR.

PERPETUONS dans notre ordre
Les plaiſirs purs & parfaits;
Que parmi nous le déſordre
Ne s'introduiſe jamais.

Seul.

Deſcends, aimable ſageſſe;
Parmi nous rien ne te bleſſe,
Nos loges ſont tes palais.

CHŒUR.

Perpétuons, &c.

Seul.

De l'amour qui nous enchaîne
On ne reſſent nulle peine,
Sa vertu regle nos faits.

CHŒUR.

Perpétuons, &c.

Seul.

La volupté, l'indécence,
L'envie & l'intempérance
N'ont chez nous aucun accès.

CHŒUR.

Perpétuons, &c.

Seul.

C'eſt dans le lieux où nous ſommes
Que nous apprenons aux hommes
A ne s'oublier jamais.

CHŒUR.

Perpétuons dans notre ordre
Les plaiſirs purs & parfaits;
Que parmi nous le déſordre
Ne s'introduiſe jamais.

FIN.

TABLE

DES

PIECES

CONTENUES DANS CE LIVRE.

PRÉFACE néceſſaire. Page iij
Epître au très-vénérable Procope. xiij
Avertiſſement. xvj
Le ſecret des Francs-Maçons. 1
Supplément au ſecret des Francs-Maçons. 85
Réception du maître. ibid.
Abrégé de l'hiſtoire d'Hiram, Adoniram ou Adoram. 98
Catéchiſme des Francs-Maçons. 108
Queſtions, &c. 124
Serment que font les Francs-Maçons. 125
Le chiffre des Francs-Maçons. 127 & 143
Signes, attouchements & mots des Francs-Maçons. 130

Remarques ſur divers uſages de la maçonnerie. 138

CHANSONS de la très-vénérable confrérie des Francs-Maçons, précédées de quelques pieces de poéſie.

Norma morum. 146
Traduction en vers François, par M. Gobin. 146
Appologie des Francs-Maçons. 147
Quatrin. 149
Les Francs-Maçons, ſonge. ibid.
Chanſon des maîtres. 153
Chanſon des ſurveillants. 155
Chanſon des compagnons. 158
Chanſon des apprentis. 159
Duo ſur les Francs-Maçons. 164
Chanſon ſur l'air de la bequille. 166
Autres chanſons ſur différents airs, 168 *& ſuiv.*

FIN

REGISTRATO

1170 3

33
33
sep
10
24
12
29
28
27
24
11
26
PL. I.
32
32
32

BIBLIOTECA NAȚIONALĂ A R.P.R.

dans les Loges d'Apprenti & de Compagnon, il n'en eſt pas de même dans les Loges de Maître.

BIBLIOTECA NAZIONALE